VOLUME II. — WINNIPEG, MARDI, 27 OCTOBRE, 1914 — NUMERO 24

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

CALOMNIEZ......

Il en restera toujours quelque chose, disait Voltaire. La parole de ce maître de la calomnie n'est pas oubliée par les ennemis de l'Eglise même en temps de grandes calamités comme ceux que vit aujourd'hui l'Europe. Cela explique certaines dépêches parues plus particulièrement dans les journaux américains sans pour cela s'abstenir absolument de se nicher dans quelque coin de certains journaux canadiens. Un communiqué officiel du Kaiser au président des Etats-Unis accusait les prêtres belges de s'être rendus coupables de cruautés vis-à-vis de "soldats blessés et de médecins et d'infirmières sans défense". Immédiatement, les journaux américains s'emparèrent de cette ridicule et invraisemblable accusation et dénoncèrent le clergé catholique belge. Quelques jours plus tard, les catholiques allemands prouvaient par une sérieuse enquête la fausseté de cette accusation et le gouvernement allemand s'empressait de la retirer. Un seul grand quotidien américain eut le courage de réparer son erreur et de dire à ses lecteurs qu'on avait calomnié les prêtres de la Belgique. Ces jours derniers, à la suite du *Matin*, de Paris, on nous annonçait l'arrestation d'un groupe de religieuses allemandes qui se seraient amusées sur le champ de bataille à "crever les yeux des blessés français et à les assassiner en leur donnant de fortes doses de chloroforme". Cela est faux, archi-faux. Comme le fait remarquer l'*America*, on ne peut attribuer cela à un excès de pseudo-patriotisme. Ce n'est que le produit d'une haine diabolique convaincue que l'antipathie des lecteurs pour l'Allemagne fera admettre ce récit. L'on ne saurait dire faux ce calcul: des haines de races naissent de si étranges aberrations et une méconnaissance si absolue du vraisemblable quand il s'agit de l'ennemi.

* * *

Les adversaires de l'Eglise ne désarment jamais. Alors que par des dépêches se poursuit en Amérique cette campagne de calomnies contre le clergé catholique de la Belgique et les communautés religieuses de l'Allemagne, une autre campagne de calomnies se poursuit en France. Nos journaux ne nous en parlent pas et nous le comprenons. Mais là-bas, en France, elle bat son plein: la guerre actuelle avec l'Allemagne serait le fait des curés. Eux auraient poussé Guillaume à l'envahissement de la Belgique et de la France: ils lui auraient fourni de l'argent et même fait de l'espionnage pour son compte. Catholiques ou non, la plupart des journaux français protestent véhémentement contre ces odieuses calomnies. Des préfets et ssous-préfets ont uni leurs protestations à celles des journaux. Mgr Marty, évêque de Montauban, a fait entendre cette douloureuse et poignante plainte: "Quoi donc? Le Pape meurt de la tristesse que lui cause la guerre, 20,000 prêtres sont occupés à défendre la France et 10,000 autres vont être appelés... Le premier fusillé des Allemands est un prêtre... Nous multiplions nos efforts pour soulager nos blessés, nous faisons des prières solennelles pour que Dieu nous donne la paix et la victoire... Et nous sommes avec les Prussiens?..."

* * *

Quelque énergique et éclatant démenti que les faits donnent à ces calomnies, l'ennemi n'en poursuivra pas moins sa campagne contre l'Eglise et ses prêtres. A nous de ne point ajouter foi aux dépêches.

CA PROMET!

L'*Orange Sentinel* commence la publication d'une série de pamphlets pour renseigner ses fidèles sur ce qui se passe en Canada et particulièrement dans la bonne province de Québec. Un M. Robert Sellar, de Huntingdon, Québec, ouvre la marche, dans le numéro du 22 octobre, par une vingtaine de délicieuses colonnes sur le "Québec papiste".

* * *

M. Sellar se demande en débutant si "nous sommes pour tolérer des envahissements qui feront du Canada un domaine soumis à une troupe de prêtres dont le seul but est l'agrandissemnt du domaine de leur église?" Il s'agit de savoir si le pays "sera conduit par ses citoyens ou par une église". Voilà le problème posé. Cette conquête par l'Eglise est déjà commencée. M. Sellar en établit le bilan. Rien de plus réjouissant mais ces bons orangistes en auront là chair de poule.

A l'heure actuelle, la législature de Québec est "incapable de faire une réforme du système scolaire"; "tous" admettent qu'il est "défectueux",—voilà au moins qui surprendra les partisans du système actuel. Ce qui se passe à Ottawa est bien plus terrible. Il y a là un "prêtre" représentant d'un "gouvernement étranger", qui force le gouvernement à obtenir son assentiment à tout projet de loi intéressant de près ou de loin l'Eglise. "Est-ce là du gouvernement autonome?", se demande M. Sellar. Pirouettant, le brillant pamphlétaire se retourne vers Québec, le centre de la discorde. Il y découvre un état de choses accablant. "Il y a là 2,500 prêtres, 25 ordres monastiques d'hommes avec 3,000 membres, 65 ordres de femmes avec 10,000 membres. *Y compris les Protestants*, il y a bien 20,000 hommes et femmes liés par des voeux à l'avancement de leur église. Pour y parvenir, ils ont des richesses dont on ne saurait faire le dénombrement. Les dirigeants de plusieurs de ces ordres pourraient signer des chèques pour un million de piastres." Ce qui est encore plus effroyable que toutes ces richesses, c'est le nombre prodigieux d'électeurs soumis aveuglement à ces prêtres.

Il ne faut point s'imaginer que les catholiques de la province de Québec sont des catholiques comme nous. L'enseignement que l'Eglise nous donna fut modifié, nous apprend M. Sellar, par "l'éducation", par le contact avec des citoyens de "d'autres croyances", par un peu "de lumière venue du protestantisme". Ce qu'il y a de pire dans Québec, c'est qu'il se trouve des catholiques qui n'ont jamais vu de protestants. Il y a même pis: M. Sellar découvre dans Québec "vingt mille "unsexed" hommes et femmes". Mais les villages vus dans Québec par notre pamphlétaire ne sont pas sans intérêt—au moins pour moi qui passai vingt ans dans cette province et n'y vit jamais rien de tel. "Dans les villages, se trouve un ramassis de maisons à un étage: on y voit une église suffisamment grande et dispendieuse pour une ville et de lourdes constructions où, lui apprend-on, vivent certains ordres de soeurs et de frères. ....de quelque côté que se tourne le regard du visiteur, il verra le rayonnement d'une croix, tandis que le tintement des cloches de couvent ou le bourdonnement des carillons d'église lui *briseront les oreilles de l'aurore au crépuscule*... Le visiteur constatera qu'on ne sait rien de la France, que c'est tout au plus un nom, qu'on n'y a pour elle pas la moindre sympathie et qu'on n'y a rien de commun avec la France d'aujourd'hui. Peu de lecture: quelques journaux et quelques livres." Quittez le village pour la législature de Québec et il vous sera donné de contempler un nouveau spectacle. "Les prêtres se mêlent à l'assistance........ ils fréquentent les comités et les galeries. Un laïque est-il reçu dans l'anti-chambre d'un membre du cabinet, il voit sortir de son bureau privé des prêtres. "La même chose se répète dans les conseils municipaux. C'est en politique surtout que se fait sentir l'influence de l'Eglise. Ainsi M. Sellar apprend aux lecteurs de l'*Orange Sentinel* que nul "cabinet fédéral ne peut être formé sans accéder aux volontés des évêques, qu'aucun ministre ne demeure dans le cabinet qui déplait aux évêques, qu'aucun avocat ne peut être nommé juge dans Québec ou à la Cour Suprême s'il n'a leur approbation."

Nous pourrions continuer à citer copieusement car cette longue diatribe de M. Sellar couvre trois pleines pages de l'organe orangiste. Contentons-nous de terminer avec l'une de ses plus épatantes découvertes: les Québecois "descendent" le drapeau anglais et lui substitue le drapeau... tricolore? Sacré-Coeur? Non... de Saint-Jean-Baptiste!

Oui, de Saint-Jean-Baptiste!

A DROITE ET A GAUCHE

Un des fils de Guillaume II s'appelle "Attila" (Eittel, en allemand.)

* * *

Le "Times", de Londres, publie en français deux colonnes d'annonces.

Voilez-vous la face, messieurs les orangistes.

* * *

Les troupes indoues débarquées en France comptent plusieurs milliers de catholiques.

* * *

Sont-ce là ce qu'on peut appeler des rapports contradictoires?

Capturé à Anvers:

Selon Berlin: 5,000 prisonniers, 500 canons, 4,000 kilos de grain, etc.

Selon Bordeaux: deux obusiers datant de 1864, six pièces de campagne inutilisables.

* * *

Des dépêches d'Angleterre nous apprennent que Sam Hughes est satisfait de lord Kitchener.

Nous en sommes bien aise pour ce dernier.

* * *

Selon le *Standard*, de Londres, les 250,000 sacs de farine et les 4,000,000 de livres de fromage donnés par le Canada gisent sur les quais de Londres depuis deux mais parce qu'on ne sait pas qui doit en faire la distribution. Et la famine se fait de plus en plus dure aux estomacs des héroïques Belges. Quand donc nos gouvernants se décideront-ils pour un "loyalisme" moins hurleur mais efficace?

* * *

Jusqu'ici tous nos historiens, canadiens-français ou anglais, croyaient, sur la foi des documents authentiques, que l'Acte de Québec avait été voté par le parlement anglais en 1774, à la nouvelle de l'insurrection des colonies américaines. Mais il leur faudra maintenant déchanter car les savants de l'*Orange Sentinel* nous apprennent dans le numéro du 15 octobre que c'est en "1779".

Quel "vase d'érudition" répéterait Veuillot, parlant de cette égayante rédaction de l'*Orange Sentinel*.

* * *

"Nous devrions avoir 800,000 volontaires...—*Montreal Standard*.

En voilà un, au moins, qu'on ne saurait dire exigeant.

* * *

"Soldats, le monde vous regarde comme une merveille."—Sam Hughes aux volontaires canadiens s'embarquant pour l'Angleterre.

Le *Montreal Standard* appelle cela de la grande éloquence. En grande vérité, c'est un connaisseur.

* * *

Un passager du "Finland" qui se préparait à quitter le port de New-York pour Liverpool a confié à un journal de New-York que le Canada allait envoyer immédiatement un autre contingent de 190,000.

Ce bonhomme ressentait à l'avance le mal de mer.

* * *

"Quatre-vingt dix trains de Sepoys et de Gourka (soldats indous), la fine fleur de l'armée anglaise, ont été rapidement transportés de Vancouver à l'un des ports est du Canada".—La *Sun*, de New-York.

Cela s'appelle être bien informé.

La destruction de plusieurs croiseurs anglais, bien que vieux, par des sous-marins allemands, redonne de l'actualité à la prédiction de Sir Percy Scott, dans le *London Times* du 5 juin dernier. Il prétendait que l'état de perfection très avancée des sous-marins rendait inutile la construction des grosses unités de combats: dreadnought, super-dreadnoughts. L'avenir militaire sur mer appartenait selon lui aux petits navires ayant à leur avantage les explosifs modernes.

Qualifiée d'abord de ridicule lubie, d'excentricité, l'idée de Sir Percy Scott s'impose aujourd'hui aux esprits sérieux de toute la force d'une confirmation partielle. Mais, comme cela se produit presque toujours, la vérité parait être en les deux extrêmes. Il ne faudrait ni dédaigner la puissance des sous-marins ni exagérer trop celle des grosses unités de combat.

C'est aujourd'hui un axiome de la guerre navale que les grandes unités n'ont qu'un moyen de défense contre les sous-marins: fuir. Cela leur est d'autant plus facile que même les plus vieux vaisseaux de guerre, le "Glory" pour en citer un, ont une vitesse de beaucoup supérieure à celle des sous-marins. Submergés, ces derniers ne peuvent faire plus de quinze noeuds à l'heure. Pour qu'habiles que soient les artilleurs des croiseurs, il leur sera toujours difficile de détruire le petit périscope du sous-marin avant que ce dernier leur ait porté un coup fatal.

Il y a peu, le champ d'action des sous-marins était fort limité. Le monde s'émerveilla quand en juillet 1910 un sous-marin américain fit un voyage de huit cents milles. Cet exploit est déjà chose du passé et tout à fait oublié. Les sous-marins anglais du type le plus récent ont maintenant un champ d'action de deux mille milles. Le compas gyroscopique assure la navigation du sous-marin. Grâce à cet instrument, il peut, après avoir fait une observation de si loin qu'on ne saurait le découvrir, s'enfoncer sous l'eau et filer droit sur son adversaire.

Mais s'il est difficile pour le croiseur ou tout autre gros navire de guerre de découvrir la présence du sous-marin, il n'en est point de même de l'aviateur. Ainsi, Blériot, dans un de ses premiers vols au-dessus de la Manche, découvrit, quoique complètement submergés, plusieurs sous-marins suivant deux contre-torpilleurs. Pour cette raison, les aviateurs sont appelés les yeux de la flotte.

La construction d'un sous-marin coûte de $300,000 à $400,000, tandis que celle d'un super-dreadnought coûte de $10,000,000 à $12,000,000. Trente sous-marins peuvent être construits en moins de temps qu'un super-dreadnought.

* * *

Des dépêches nous apprennent que les chantiers maritimes de l'Allemagne travaillent avec une hâte fébrile à la construction de nouveaux navires. Winston Churchill répond à cela que la Grande-Bretagne va activer la production de ses chantiers et qu'à tout prix l'on maintiendra l'avance de la marine anglaise.

Nos confrères anglais découvrent, d'aucuns avec amertume, que si la Grande-Bretagne et la France avaient voulu prohiber, il y a dix ans, la vente et l'exportation du nickel tiré de leurs colonies, leurs adversaires n'auraient point pu se construire une flotte de guerre. Comme le note le *Devoir*, ce n'est pas une découverte bien neuve: M. Olivar Asselin l'écrivait il y a cinq ans.

Le nickel est un élément absolument indispensable dans la construction des navires de guerre. A peu près tout le minerai obtenu vient des mines de Sudbury, Ontario, et de la Nouvelle-Calédonie. Les premières sont donc situées dans l'empire britannique, les secondes appartiennent à la France. En prohibant l'exportation de ce minerai—ce que ni la France, ni la Grande-Bretagne n'ont fait—nulle autre nation n'auraient eu le nickel nécessaire à la construction de ses navires. Il eut fallu aussi que ces deux gouvernements défendissent à leurs chantiers maritimes de construire des navires pour le compte de l'étranger.

Se décideront-ils à la faire? Mieux vaut tard que jamais. Mais il y a les intérêts des grands constructeurs... et cela compte.

* * *

De tous les petits trucs employés par les Allemands pour décider les Turcs à faire cause commune avec eux, il n'en est peut-être pas de plus joyeux que celui d'un discours pro-allemand de John Burns, député ouvrier membre du cabinet Asquith, démissionnaire lors de la déclaration de la guerre. Comme on le jugera, le faussaire allemand n'y allait pas de main-morte.

Il racontait que M. Burns avait réuni ses électeurs pour leur donner les motifs de sa démission. Cette réunion avait eu lieu le 14 août. Le ministre démissionnaire avait débuté par une violente charge contre ses ex-collègues qui jetaient la Grande-Bretagne dans une guerre où elle trouverait une ruine certaine. Comme il avait été impossible de télégraphier en Allemagne le "texte complet" de ce discours, les journaux allemands se contentaient d'en publier les passages les plus saillants. Ainsi on a trouvé dans la *Gazette de Francfort* le poulet suivant, donné comme couvé par Burns.

"L'Angleterre ne peut être grande que dans la paix. Elle a été plus grande après 1870, où elle est restée neutre, qu'après les guerre auxquelles elle a pris part pour vaincre Napoléon. Dans le conflit actuel, la défaite de l'Angleterre entraînera la perte de toutes ses colonies, dont les liens avec la mère-patrie sont si faibles. Il lui faudrait plusieurs siècles pour se relever de cette défaite: son commerce et son industrie seraient ruinés, tandis que l'industrie allemande est si puissante, qu'elle ne serait même pas être atteinte par une guerre malheureuse. Un peuple aussi conscient de sa force que l'Allemagne brisera toutes les armes que l'on forgera contre lu."

Lancé de la sorte, le faussaire allemand affirmait que toute l'Inde était en armes contre l'Angleterre. Puis il terminait par ces "paroles textuelles" de l'ex-ministre:

"L'Angleterre joue son existence; ce serait la trahir que de ne pas l'avertir."

M. John Burns, s'est, dit-on, difficilement reconnu dans ce discours qu'il n'a jamais prononcé.

"EXTRAORDINAIRES"

Un officier anglais juge ainsi les soldats français

—Oui, oui, nous dit cet officier anglais, avec son accent désormais plus sympathique encore aux Parisiens, nous les avons vus à l'oeuvre, vos petits soldats, comme vous dites, vos fantassins.

—Eh bien?

—Eh bien, mon Dieu, je cherche le mot: ils sont véritablement extraordinaires! On les voit chez vous en veston de travail ou, à la caserne, en treillis: ce sont des petits bonshommes pâles, sans graisse et, semble-t-il, sans muscles; ils partent, et ce sont des mots gouailleurs; ils ne respectent rien ni personne; ils "blaguent", comme on dit chez vous, tout le monde. Et nous, nous nous disions: Ils sont bien gentils: il est agréable de passer avec eux quelques heures. Mais soldats? Non, non, *indeed!*

"Eh bien, *dear sir*, nous nous sommes trompés, trompés du tout au tout... Il a suffi, pour que nous changions aussi radicalement d'opinion, que nous ayons l'occasion de voir vos hommes travailler.

"Nous les avons vus marcher. Ils étaient chargés sérieusement: le fusil, la baïonnette, les cartouchières pleines tirant sur les bretelles de suspension, la musette, le bidon et surtout le sac, ce terrible sac qui renferme et supporte tant de choses, du linge, des balles, des vivres, des vêtements, des outils, des ustensiles de cuisine, que sais-je encore? Tout cela doit être épouvantablement lourd et vos soldats paraissent tout petits. Du moins, nous pensions ainsi.

"Quelle nouvelle erreur!

"Vos "petits" soldats, quand la nécessité apparut, devinrent des colosses: le sac si lourd, sur leurs frêles épaules, semblait un fétu de paille. Ils marchaient, ils couraient comme nos meilleurs champions. Il s'agissait de traverser un champ absolument nu, sans abri naturel, sans accident de terrain. Ils partaient. On ne voyait plus rien. Quelques minutes se passaient sans qu'on sût ce qu'il était advenu de vos fantassins, et tout d'un coup ils apparaissaient sur la ligne qui leur avait été fixée. Rampant, rasant le sol, utilisant les moindres mottes de terre comme abri, ils avaient ainsi, sans qu'on devine, sans qu'on soupçonne même leur marche en avant, parcouru des centaines de mètres.

"Leurs qualités tactiques sont déconcertantes.

"Mais que dire de leur résistance et de leur courage?

"—Pauvres petits diables! Ils "claqueront" à la troisième étape!

"Ainsi parlait-on.

"On se trompait. Il semblait, à l'épreuve, que plus ils étaient petits et réduits—vos soldats—moins ils offraient de prise à la fatigue. Les marches devenaient des "raids"... Rien ne les arrêtait...

"Quant au courage, nous savons à quoi nous en tenir..."

Ainsi parlait hier soir, sur les boulevards, juché dans une automobile jaunâtre, un officier supérieur anglais que la foule, frémissante encore des fraîches nouvelles de nos victoires répétées, entourait et pressait de questions...

NATION ANTI-CLERICALE?

(La *Croix*, Paris)

Nous ne résistons pas au plaisir de citer *in extenso* cet article du *Courrier de Genève* (27 septembre):

Genève, le 26 septembre 1914.

L'esprit religieux n'est pas éteint en France; il y soulèvera des montagnes, il y fera des miracles.

J. de Maistre.

Un touriste allemand, de passage à Genève, s'étonne de ce qu'un journal catholique comme le *Courrier* prenne la défense d'un pays anticlérical comme la France.

Doucement, s'il vous plait.

Il nous semble que notre correspondant nous montre une fâcheuse tendance aux généralisations hâtives. L'esprit germain a toujours aimé les vastes synthèses, mais peut-être devrait-il les élaborer avec plus d'attention.

La vérité est que la France, envisagée dans son fonds n'est nullement un pays anticlérical.

Sans doute, elle a été dominée par un gouvernement sectaire, et elle a subi beaucoup trop passivement; mais autre chose est la nation, autre chose l'Etat.

Ceci vaut mieux que cela,—en France du moins.

Personne ne juge l'océan sur l'écume impure de ses bords ni sur les naufrages qu'il cause parfois dans sa colère.

Et pour continuer la comparaison, de même que les profondeurs réunies des grandes eaux cachent d'inépuisables trésors de vie, la France garde dans ses couches profondes des réserves extraordinaires de foi et de piété.

Les faits sont là! et nous conjurons notre correspondant de bien vouloir les examiner avec nous.

La France entretient une armée de quarante mille prêtres, ardemment attachés au Saint-Siège, et qui ont tous prêté le serment antimoderniste.

A une époque qui n'est pas très éloignée de nous, ces prêtres ont dû quitter leurs presbytères et affronter la misère. Et pourquoi? Parce qu'ils entendaient rester fidèles au Pape et à leur conscience.

Est-ce assez admirable?

Il y a plus. La France verse chaque année près de trois millions pour la propagation de la foi. L'Allemagne, elle, ne réunit que 682,000 francs et l'Autriche.. 60,000.

Ou nous nous trompons fort, ou ces chiffres parlent d'eux-mêmes. La prétendue nation "anticléricale" se montre autrement plus généreuse que les deux pays que notre correspondant nous présente comme les parures de l'Eglise catholique.

Ce n'est pas encore tout! La France envoie des missionnaires sur toutes les plages du monde, aux Echelles du Levant, en Perse, aux Indes, en Chine et ailleurs. Bon nombre de ces pionniers de l'Evangile deviennent d'héroïques martyrs; et leur sang engendre de nouveaux chrétiens, suivant la parole tant de fois répétés depuis Tertullien.

Eh bien! nous déclarons très haut qu'une nation qui prodigue au catholicisme son or, ses travaux, son sang, avec une générosité sans cesse grandissante;—nous déclarons qu'une telle nation a bien mérité de l'Eglise!

Et assurément elle pourrait dire aux Pharisiens qui la signalent au mépris de l'Europe: "Avant de m'accuser, faites-en donc autant!"

Nous ne saurions nous en tenir là! et nous invitons notre correspondant à acclamer les laïques de France qui ajoute une pierre de plus, la dernière, à cette rayonnante pyramide de gloire!

Ils se montrent hommes d'oeuvre, et même apôtres, au vrai sens du mot. Pour ne citer qu'un exemple, les Conférences de Saint-Vincent de Paul n'ont jamais été plus prospères qu'aujourd'hui, à Paris surtout; et pour notre part, nous ne savons rien de plus beau que cette chevalerie de la jeunesse, enrôlée sous la bannière de la charité.

Et c'est précisément parce que le Saint-Siège connaît le coeur de cette France catholique qu'il l'aime jusqu'à l'obstination, malgré les très graves fautes de ses gouvernants.

Déjà Léon XIII avait loué magnifiquement dans son Bref: *Nobilissima Gallorum gens*, la très noble nation française! et il avait mis en relief, dans un haut langage, la prédestination à laquelle la Providence l'a comme rivée.

Pie X, après Léon XIII, a témoigné une prédilection particulière pour le pays de Lourdes, du curé d'Ars et de la bienheureuse Jeanne d'Arc.

Et chacun sait que Benoît XV porte dans son coeur "la fille aînée de l'Eglise". La presse libérale de France et d'Italie l'appelle même un "francophile" décidé, et elle en donne des preuves.

Voilà des faits! et ces faits ont une singulière éloquence.

Nous invitons notre correspondant à les méditer. Après quoi, nous nous permettrons de lui demander, non plus ce qu'il pense de la France, mais ce qu'il pense de lui-même et de son appréciation de la France.

LE SANG-FROID ANGLAIS

Le lendemain, le même régiment d'Ecossais se trouvait dans la tranchée, recevant comme à l'habitude les balles allemandes auxquelles cette fois, des shrapnels se mêlaient en supplément. Soudain deux soldats, deux simples *privates*, s'aperçoivent que le Français qui est attaché à leur bataillon comme interprète est assis à l'endroit le plus restreint de la tranchée et est mal à l'aise pour tirer. "Le Français n'est pas bien, dit l'un d'eux, il faut aller lui élargir sa place." Et, sachant fort bien qu'ils vont servir de cible à l'ennemi, tous deux prennent leur bêche, sortent de la tranchée et vont jusqu'au Français. Pendant près d'une minute, sans prendre garde aux balles qui sifflent autour d'eux, ils élargissent le fossé le plus tranquillement du monde; puis avec le même calme, ils vont reprendre leur place et leur fusil.—*La Liberté*).

PROGRAMME DE KAISER

Il avait organisé Paris conquis

M. Gomez Carillo, le correspondant bien connu de *El Liberal* à Madrid, affirme qu'au moment de la déclaration de guerre, le kaiser fit à son chancelier la réponse suivante:

"Il est préférable que la Grande-Bretagne nous déclare la guerre plutôt que de renoncer à notre plan rapide et sûr de l'attaque brusquée."

Cette fameuse attaque brusquée dont il a été tant parlé, ajoute M. Gomez Carillo, devait permettre à la masse énorme de l'armée allemande de passer sur le territoire français comme un bolide et d'arriver à Paris du 15 au 20 août. Une fois la capitale prise, le programme était le suivant:

Capture du président Poincaré, des ministres, des ambassadeurs d'Angleterre et de Russie; des directeurs de Banques et du président du Sénat et de la Chambre.

Embargo sur la Banque de France.

Détention d'un nombre important de personnalités choisies parmi les hommes politiques, les banquiers et les écrivains ennemis de l'Allemagne. La liste avait été préparée par l'ambassade allemande à Paris avant la mobilisation.

Confiscation du Grand-Livre de la Dette publique, afin d'obliger les rentiers français à s'incliner devant toutes les exigences de l'ennemi et à demander la paix.

Paris une fois occupé, une armée de 600,000 hommes des réserves eût suffi pour maintenir l'ordre dans l'Est et dans le Nord, ce qui permettait à l'Allemagne de porter précipitamment ses 25 corps d'armée de première ligne vers ses frontières orientales pour mettre en déroute les forces russes.

D'après ce plan qui indique l'orgueil extraordinairement odieux de l'empereur, les Allemands devaient se trouver à Saint-Pétersbourg vers la fin de septembre ou le milieu d'octobre.

La bataille de la Marne était la suprême manoeuvre du grand mouvement prévu par l'état-major allemand. Le kaiser était tellement sûr de la victoire que, depuis le 6 septembre, il avait établi son campement dans le Luxembourg et qu'à Berlin, à Cologne, à Hambourg, dans tout le pays, en un mot, on n'attendait plus qu'un télégramme lyrique de Sa Majesté pour célébrer la victoire définitive avec musiques, cortèges, banquets et discours. Dans les papiers abandonnés par l'état-major dans sa retraite, plus *brusque* encore que son attaque, on a trouvé des documents qui démontrent avec quelle minutie tout était préparé pour essayer de produire dans le monde entier une impression formidable. Un général même avait dans son portefeuille de notes le brouillon de la proclamation que le kaiser pensait lancer après le triomphe.

Grâce à l'appui de Dieu tout-puissant, dit ce fragment de littérature burlesquement épique, grâce à notre empereur qui est le père des armées, grâce à l'héroïsme de l'Allemagne immortelle et invincible, ce jour nous donne la victoire définitive, telle que nous avions le droit de l'attendre et de la désirer, pour nous sentir les dignes fils des Paladins qui ont créé et maintenu notre gloire. Devant l'énormité de la victoire que nous venons de remporter et de la lutte dans laquelle se sont rencontrés, face à face, les plus grandes armées que les mortels aient jamais vues réunies, le coeur allemand se sent transporté d'un noble orgueil et l'Histoire inscrit déjà dans ses tablettes marmoréennes cette date qui fait pâlir toutes celles qui, jusqu'à présent, ont brillé avec des splendeurs d'apothéose.

EXPLOIT D'UN TURCO

Un tirailleur sénégalais anéantit une patrouille allemande

Paris, 20.—Voici un exemple de courage individuel dont font souvent preuve les troupes indigènes:

Un tirailleur sénégalais, ordonnance d'un général français, avait reçu l'ordre de se rendre, avec l'automobile du général, en un point donné et à une heure fixée.

Quand il arriva au rendez-vous son automobile était remplie de lances, de sabres, d'uniformes, de selles et de casques allemands.

Le tirailleur avait rencontré sur sa route une patrouille allemande; il avait aussitôt arrêté sa machine et sautant sur son fusil, avait tué tous les hommes de cette patrouille.

UNE CATHEDRALE EN OTAGE

Où il est prouvé que les Allemands avaient l'ordre de détruire la chathédrale de Reims

Le "Courrier de la Champagne", qui n'a point cessé sa publication pendant la durée de l'occupation de Reims par les Allemands, donne quelques détails des plus intéressants sur les déclarations que firent ces autorités à notre confrère.

C'est le 3 septembre, vers 8 heures du soir, qu'arrivèrent les premiers soldats allemands.

Notre confrère étant allé, par la suite, demander au commandant d'armes allemand s'il pouvait poursuivre la publication de son journal, celui-ci l'y autorisa, déclarant même que pourvu qu'il ne publiât aucune nouvelle relative aux mouvements de troupes, ses informations se seraient pas censurées.

Le major allemand commandant la place ajouta alors:

—Dites bien aussi que nous regrettons tous les premiers la déplorable erreur qui a amené le bombardement de votre ville. Ce bombardement est dû à ce qu'un corps d'armée prussien ayant envoyé des parlementaires à Reims et ces parlementaires n'étant pas rentrés le lendemain à 9 heures du matin, on a considéré, d'après les règles unanimement admises, que ces parlementaires avaient été retenus prisonniers.

"Faites bien remarquer surtout que si votre belle cathédrale n'a c'est que nos canonniers avaient pour ainsi dire pas été effleurée, reçu de l'autorité supérieure l'ordre formel de la respecter."

Cette déclaration montre bien —s'il en était besoin encore—que si les artilleurs allemands bombardaient cette "si belle cathédrale" le 19 septembre, c'est qu'ils en avaient reçu l'ordre formel.

Le lendemain de cette première déclaration, les Allemands, de crainte que l'on pût croire que l'on avait, à ce moment, intentionnellement bombardé la cathédrale, "exprimèrent à nouveau, dit le "Courrier de la Champagne", leur regret de cete méprise, déclarant à plusieurs reprises qu'ils entendaient assurer la tranquillité et la liberté des habitants en respectant leurs biens".

Peuvent-ils prétendre aujourd'hui encore qu'il y a eu "méprise" en bombardant cet admirable monument sur lequel flottait, par surcroît, le drapeau de la Croix-Rouge!

* * *

Le samedi 12 septembre, les troupes allemandes quittaient Reims et la banlieue. Leur départ s'est effectué avec les allures d'une déroute. La population rémoise était restée digne et calme pendant tout le temps de l'occupation. Au moment de leur départ, les Allemands l'ont déclaré eux-mêmes, en délivrant les otages qu'ils avaient pris pour répondre des représailles éventuelles des Rémois.

C'est le dimanche 13 septembre, vers 6 heures du soir, que revinrent à Reims les premiers hussards français, faisant la chasse aux Allemands qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir.

* * *

Le 10 septembre, le troisième fils du kaiser, le prince Auguste-Guillaume, est arrivé à Reims. Il est descendu au Grand Hôtel et a occupé, au premier étage, la chambre 23.

Le lendemain 11 septembre arrivait à son tour le prince Henri de Prusse, cousin de l'empereur. Il descendit à l'hôtel du Lion d'Or, chambres 22 et 23.

Pendant la seule nuit qu'il passa à Reims, les troupes françaises l'en ayant délogé le lendemain, le prince Henri de Prusse exigea que quatre notabilités de la ville vinssent passer la nuit, comme otages, dans les chambres voisines, leur vie répondant de sa précieuse personne!

BEETHOVEN SERAIT D'ORIGINE BELGE

Le corps de son grand-père fut enseveli dans une église de Louvain

Paris, 20.—Le "Figaro" dit avoir découvert que la famille de Beethoven, l'illustre compositeur, était belge et originaire de Louvain. Sa famille aurait plus tard vécu à Gand. Le grand-père de Beethoven, ajoute le journal, a été inhumé dans une des églises de Louvain, brûlée récemment par les Allemands.

Le Figaro" suggère donc de faire figurer au programme des futurs concerts de Paris une grande quantité de symphonies composées par le grand musicien.

LES MINES SOUS-MARINES

Comment elles éclatent et comment on les drague

La préoccupation dominante des forces navales, dans la mer du Nord, est de nettoyer cette mer des mines sous-marines que les Allemands y ont semées avec une prodigalité qui, pour avoir été prévue, n'en est pas moins excessive; la mer est minée tout entière comme le fut la mer Jaune pendant la guerre russo-japonaise.

On se rappelle les accidents terribles que les mines produisirent en 1904, dont le plus célèbre fut la destruction du cuirassé "Petropavlovsk", qui portait le pavillon de l'amiral Makharof, à Port-Arthur. D'autres navires furent touchés, aussi bien ceux des Russes que ceux des Japonais, qui perdirent de cette façon les cuirassés "Hatsoumé" et "Yashima" et bien d'autres navires par l'explosion de ces engins aveugles et méconnaissables, frappant indifféremment amis ou ennemis.

Les mines ou torpilles automatiques ou de blocus, qui se sont déjà signalées dans la guerre d'un paquebot sur la côte allemande, d'un contre-torpilleur allemand et du petit croiseur "Amphion", font explosion dès qu'elles sont touchées par le seul jeu d'un mécanisme automatique. Ce système est gardé secret, mais il faut constater que chaque puissance navale possède ses mines dont les effets sont sensiblement les mêmes et dont les appareils, pour être différents, arrivent à peu près à des résultats analogues.

Le fonctionnement des mines se produit par le choc d'un navire; sous ce choc, un système mécanique, qui varie dans chaque marine, se déclanche et provoque l'inflammation de la charge d'explosif qui, éclatant au contact de la coque, produit les effets les plus désastreux. Sur des bateaux coulés par des mines, pendant la guerre russo-japonaise et renfloués ensuite, on a trouvé des brèches dont la superficie atteint jusqu'à 50 mètres carrés.

Leur mise à la mer est facile: un simple rail disposé sur le pont du navire suffit à leur mouillage, qui est très rapide, puisqu'on réussit à l'effectuer à raison de soixante mines à l'heure et même plus.

Les mines peuvent être draguées; on peut se débarrasser des mines semées par l'ennemi devant les escadres, et c'est à cette oeuvre que s'emploie actuellement l'amirauté britannique dans la mer du Nord. Le moyen pratique consiste à balayer le chemin qu'on veut ouvrir dans le champ des mines établi par l'ennemi, soit en traînant entre deux eaux un câble par deux bateaux, soit en agissant à l'égard des mines comme à l'égard des poissons, en chargeant des chalutiers de traîner leurs filets dans les endroits où l'on redoute que des mines aient été posées. Un seul chalutier suffit pour le dragage. Les navires à faible tirant d'eau n'ont rien à craindre des mines, au-dessus desquelles ils passent sans les heurter.

Deux cents chalutiers anglais sont en train de procéder à cette besogne.

L'EXACTITUDE DES COMMUNIQUES ALLEMANDS

Les troupes du kaiser n'ont trouvé à Anvers que deux vieux canons

Bordeaux, 20.—De hauts fonctionnaires affirment que le communiqué officiel allemand relatif à la prise d'Anvers est inexact.

Ils déclarent que la garnison n'a pas quitté la ville en prenant la fuite ou en battant en retraite et disent qu'elle a simplement essayé de mener à bien une opération reconnue nécessaire.

On a démenti également que les Allemands avaient fait un grand nombre de prisonniers. Ils ont perdu de nombreux soldats dans les sorties exécutées par la garnison jusqu'à ce que leur grosse artillerie de siège soit venue mettre fin à tout nouvel acte d'héroïsme de la part de la garnison.

Tout le grain qui se trouvait à Anvers avait été auparavant distribué aux pauvres. Le seul matériel de guerre qui ait été capturé par les Allemands se composait de deux obusiers datant de 1864 et de six pièces de campagne, que l'on avait rendu inutilisables.

L'état-major allemand avait annoncé la prise de 5,000 prisonniers, 500 canons, 4,000 kilos de grain et d'une grande quantité de bestiaux, de laine et de métal.

LETTRES DE COMBATTANTS

En Lorraine et en Belgique

Extrait de la lettre d'un sous-officier:

...J'ai depuis trois jours dans ma poche la lettre que je vais mettre avec celle-ci; elle a bien failli rester dans ma poche. Le lendemain (20) du jour où je vous écrivais, à Dieuze s'est livré un grand combat que je ne peux vous raconter dans son horreur, car la censure arrêterait ma lettre.

Nous avons battu en retraite avec honneur, lâchant un terrain déjà pris qui d'ailleurs a été repris hier par les 20e et 16e corps.

Beaucoup d'officiers et sous-officiers tués. Votre petit a bien fait son devoir: seul debout avec quinze hommes, j'ai soutenu mon colonel blessé et couvert la retraite; j'ai ramené mon colonel, l'ai hissé sur son cheval et ai repris ma place dans ma compagnie.

Mon capitaine m'a félicité, le colonel m'a dit que c'était très bien, puis m'a parlé de mon pauvre papa, me disant que je devais le remplacer dans notre armée et que si je continuais à faire mon devoir comme le 20 août, je gagnerais l'épaulette!

Mon sergent-major a reçu un obus qui lui a cassé les deux jambes, il se trouvait à cinq mètres de moi; les balles sifflaient, si je suis encore de ce monde c'est que je ne dois pas mourir. Le bon Dieu veut que je reste pour soutenir ma pauvre petite maman.

Notre corps a été assez éprouvé et surtout très fatigué, on nous a fait remplacer et on nous a ramené à 30 kilomètres de la frontière. Je vais très bien, un peu de courbature, mais ce n'est rien.

Le capitaine veut me faire nommer sergent-major, mais je ne veux pas, je suis trop jeune: si le colonel entend mon nom j'ai peur qu'il fasse quand même cette nomination. Au prochain combat je veux rapporter un galon de sous-lieutenant.

* * *

Extrait de la lettre d'un officier d'étapes en service dans une gare importante du réseau de l'Est:

J'ai causé avec des officiers blessés revenus de Belgique. J'en ai entendu, des histoires, toutes vécues. Voici quelques épisodes:

Les Allemands emploient des moyens ignobles qui sont en dehors de toute guerre. Un lieutenant m'a fait ce récit:

"A un moment, un caporal de ma section qui tirait me dit: "Mon lieutenant, ce sont des nôtres." Je siffle pour faire cesser le feu; aussitôt, nous recevons une grêle de balles. "Ils" avaient mis des manchons bleus, des pantalons rouges et ouvert les basques de leur veste pour donner l'illusion de notre capote!"

Un autre affirmait non moins douloureusement que les Allemands mettent à l'intérieur des voitures d'ambulances des mitrailleuses dont on ne se méfie pas.

Un officier de chasseurs à cheval continue sur ce même chapitre:

"Trois fois de suite, samedi soir, ils ont levé des drapeaux anglais, et "trois fois cela leur a réussi" (!), ou ils lèvent les crosses en l'air et si on approche, ils tirent..."

C'est pire que la guerre, c'est la fourberie, jointe à la sauvagerie.

L'HOSTILITE DE LA TURQUIE

La Porte refuse de débarquer les équipages allemands du "Goeben" et du "Breslau"

Constantinople, 20.—La Turquie a refusé de débarquer les équipages allemands des croiseurs allemands "Goeben" et "Breslau" qui se trouvent dans les eaux turques presque dès le début des hostilités et qui, dit-on, ont été vendus par l'Allemagne au gouvernement turc. C'est au moins ce qui a été répondu à l'Angleterre qui avait adressé des représentations à la Turquie au sujet de la présence par trop prolongée des matelots allemands à bord de ces deux croiseurs.

Le gouvernement turc ne veut plus s'occuper de cette affaire, et a déclaré que c'était une question assuré à plusieurs reprises que les matelots allemands seraient rapatriés.

* * *

Amsterdam, 20.—Suivant un télégramme reçu de Berlin, le gouvernement turc, a prié le patriar-grecque ortodoxe, de quitter Constantinople.

LA BATAILLE DE CHARLEROI

Emouvaint récit d'un témoin

Le lieutenant Antoine Esmiol, du 4e tirailleurs indigènes, blessé à la bataille de Charleroi et soigné en ce moment à l'hôpital militaire d'Aix-en-Provence, a fait, à un rédacteur du "Petit Marseillais", le récit suivant dont il a été témoin:

—La bataille a duré trois jours. Or, pendant ces trois jours, non-seulement jamais les Allemands n'ont eu l'avantage, mais même ils n'ont jamais osé tenter l'assaut. Et cependant, ils nous avaient copieusement bombardés. Du 23 août, à neuf heures du matin, au 24, à neuf heures, les obus, explosifs, les obus à balles n'ont pas cessé de tomber sur notre tranchée. Nous eûmes à peine un tué et un blessé, et je dis au capitaine qu'il était heureux que nos indigènes débutent ainsi. N'étant pas habitués au feu de l'artillerie, ils purent ainsi se rendre compte qu'elle fait plus de bruit que de mal—au moins celles de nos adversaires.

"Les deux jours suivants, la ligne des tirailleurs ennemis s'avança jusqu'à 150 mètres, mais jamais plus. Nous les reconduisîmes plusieurs fois à la baïonnette et nous avons souvent été maîtres de tout le terrain. Même alors, nos pertes étaient peu importantes. Mais nos chefs, ayant appris que les Allemands avaient reçu du renfort, nous ordonnèrent de nous replier. C'est là que ma section subit les pertes qu'elle a éprouvées. C'était fatal et prévu, rien ne nous permettant de nous abriter du feu intense de l'ennemi. Mais, même alors, l'ennemi n'osa aucun mouvement offensif.

"D'ailleurs, nos compagnies décimées étaient réunies, deux kilomètres plus loin, à des éléments absolument frais, dont la plupart n'avaient même pas été engagée. C'est une armée absolument intacte dans son ensemble, avec tout son matériel, qui se retira par ordre supérieur. Il n'y a rien là qui puisse alarmer l'opinion, et ce n'est pas avec des batailles de ce genre que, de longtemps, les Allemands pourront avoir raison de nous. Or, attendre et gagner du temps, c'est assurer notre succès final."

Notre confrère ne put s'empêcher de poser une question:

—Mais, pendant ces trois jours de combat, comment mangiez-vous?

—C'est bien simple, répond le lieutenant: les hommes ont deux jours de vivres de réserve, et le troisième jour, ma foi, on se débrouille ou on ne mange pas.

L'officier a l'air de trouver cela tout naturel. Il en est de même de sa conduite, car, quand on parle d'héroïsme, il se récrie:

—Mais non, c'est tout naturel. S'il s'agissait d'une personne arrachée à ses occupations habituelles, ce serait peut-être étonnant: mais, pour nous, la bataille, c'est notre métier!"

LA CATHEDRALE DE REIMS

Il sera peut-être possible de la restaurer

Paris, 26.—M. Marcel Sembal, ministre des travaux publics, a dit, après une visite faite à Reims, qu'il serait peut-être possible de restaurer la cathédrale.

Un rapport semi-officiel publié aujourd'hui, dit que pour justifier le nouveau bombardement de Reims, les Allemands prétendent que les Français avaient placé des observateurs dans la tour de la cathédrale et que ceux-ci se servaient de signaux lumineux.

Cette raison est inexacte ajoute le rapport, car les observateurs dans la tour sont inutiles. Toute la plaine et Reims est visible des hauteurs et dans n'importe quel cas, un téléphone aurait remplacé l'emploi de signaux lumineux même si un observateur avait été placé dans la tour.

LES TROUPES DE L'INDE

Comment elles sont organisées

Dans une de ses récentes déclarations, qui sont marquées au coin d'une impressionnante énergie, lord Kitchener a annoncé l'arrivée prochaine, parmi les forces anglaises envoyées pour prendre part aux opérations militaires de troupes indigènes de l'Inde.

On n'a plus le temps de s'étonner, de cet imprévu qui va lancer contre les Allemands des soldats hindous, appartenant aux diverses races de la grande possession britannique. Ainsi combattront côte à côte, avec la même impétuosité, ces Asiatiques et nos Africains.

Le loyalisme de l'Inde permet de puiser largement dans cette réserve d'hommes, et le contingent hindou, recruté parmi les populations qui ont toujours eu la passion de la guerre, rebelles autrefois, aujourd'hui fidèles et dévouées à l'Angleterre, constituera un appui important.

L'armée de l'Inde s'élève à deux cent trente mille soldats, encadrés par soixante-treize mille Anglais. Les indigènes ayant servi peuvent être rappelés et le cas a été prévu. Il y a aussi le corps des volontaires. Enfin, les rajahs qui gouvernent eux-mêmes leurs États doivent à l'Angleterre un nombre d'hommes déterminé.

Cette armée est divisée en trois corps, ceux de Bengale, de Madras et de Bombay. Les régiments sont composés—c'est ce qu'on appelle les "mixed recruits"—d'indigènes de tribus, de castes, de religions différentes, mais chaque compagnie rassemble ceux qui ont la même origine.

Qulques-unes des races qui forment les éléments de ces troupes ont, dans l'action, l'ardeur et l'intrépidité à toute épreuve de nos turcos et de nos Sénégalais. "Il serait difficile, dit Sir John Strachey, qui fut lieutenant-gouverneur de l'Inde, de trouver des instruments de combat meilleurs que les Gourkas, les Eikhs, les Pathaus, et il n'existe pratiquement aucune limite au nombre de ces soldats d'élite, guerriers dans l'âme que nous pourrions, en cas d'urgence, tirer en quantité indéfinie et très rapidement de la foule martiale du nord de l'Inde. Ils valent les troupes des puissances européennes et ils sont dignes de figurer à leur place de bataille, sur le même pied que les combattants anglais."

Ils ont gardé quelques-unes de leurs coutumes particulières, mais comme nos tirailleurs, ont adopté nos refrains militaires; les indigènes hindous aiment à défiler au son de la marche anglaise: "Par Jingo, nous nous battrons bien!"

La cavalerie a l'élan, l'audace et la résistance de nos spahis. Elle monte des chevaux maigres et nerveux, dont les queues sont nouées serré et, pour cette raison, le surnom des cavaliers indigènes, vêtus d'une tunique orange, coiffés de turbans ou de bonnets de peau de mouton, est "les queues-de-rat".

—Ce sont de vrais démons! s'écriait lady Dufferin, femme du vice-roi des Indes, assistant à des manoeuvres où ils avaient attesté toute leur fougue. C'est contre les Allemands que ces "démons" chargeront bientôt avec une ardeur fiévreuse...

UN NOUVEL EXPLOIT DU CROISEUR "UNDAUNTED"

Il capture un mouilleur de mines allemand

Londres, 20.—Le correspondant de l'agence Central News à Harwich, télégraphie qu'il tient de bonne source que le croiseur anglais "Undaunted", accompagné de deux contre-torpilleurs, a capturé un mouilleur de mines allemand dans la mer du Nord

Le navire allemand opérait sous le déguisement de navire-hôpital.

Le "Undaunted" se dirige avec sa prise sur Harwich.

Le bureau officiel de la presse n'a reçu aucune confirmation de cette nouvelle.

* * *

Lowestoft, 20.—Le chalutier "United", dont l'équipage a été témoin du combat naval qui s'est livré samedi dernier au large des côtes hollandaises, est arrivé ici avec deux Allemands, dont l'un est adjutant. Tous deux ont été trouvés dans un bateau qui avait réussi à s'éloigner du contre-torpilleur allemand "S. 118" au moment où il coulait.

L'équipage du chalutier avait assisté de loin à la bataille et avait vu les quatre contre-torpilleurs allemands couler les uns après les autres.

Après que le feu eut cessé, on aperçut un petit bateau qui contenait deux Allemands épuisés de fatigue.

On les fit monter à bord et à l'arrivée du chalutier ils furent remis aux autorités comme prisonniers de guerre.

Département des patrons



Ce joli petit costume convient et aux femmes grasses et aux femmes maigres. La blouse est unie avec petite chemisette, collet flottant et manches pleine longueur taillées selon le bras. La sous-jupe est en deux morceaux et est recouverte d'une tunique en deux morceaux. Dans la plupart des cas on emploie deux tissus différents pour ce costume.

Le patron No 6,899 est pour mesures de buste de 34 à 46 pouces. La grandeur moyenne demande 3 verges d'un tissu uni de 44 pouces de large et 2 verges d'un tissu de 18 pouces pour la chemisette et une verge de doublure de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Ce modèle présente un empiècement avec profondes épaules en un morceau, et incurvé en avant et en arrière. La manche est jointe à l'épaule très bas. Elle peut être longue ou courte. Le reste de la blouse est ramassé à l'empiècement. Bon nombre de tissus peuvent être employés.

Le patron No 6,890 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 2⅞ verges d'un tissu de 36 pouces de large avec ¾ de verge de ruban.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

LETTRES DE PARIS

Un de nos amis nous communique les trois lettres suivantes d'un de ses oncles de Paris.

Pantin, le 8 août 1914.

Mon cher Neveu,

Nous sommes ici en état de siège; ceci paraît assez dur à ceux qui n'ont pas vu la campagne de 1870. Il y a eu un moment de sérieuse panique. La populace avide de mauvais coups en a profité pour piller certains magasins, entre autres les fameux "Etablissements Nagge", dont le sac a été complet. A ce sujet nous avons dû organiser une Garde Civique composée d'habitants. Sans cela, nous mêmes aurions été par la suite également victimes des pillards. Nous montons à tour de rôle la garde et faisons des patrouilles. A partir de huit heures du soir, il faut montrer patte blanche ou sinon l'on est embarqué au poste sans pitié.

Georges est parti rejoindre son corps (le 20e, sur les frontières de l'Est).

Je viens d'apprendre que le général d'Amade vient de prendre Mulhouse. Je suis anxieux; les détails manquent. 10 août.

Les Allemands fuient sur Colmar. Leurs pertes sont entre Mulhouse et Colmar. [illegible] Colmar doit être en notre possession à l'heure actuelle. L'enthousiasme de nos troupes est merveilleux. Sous quelques jours un grand combat va se livrer en Belgique. Trois nations marchent ensemble contre l'ennemi commun, (Belgique, France, Angleterre). Certainement ils vont le culbuter. Les Russes venant à notre rencontre de l'autre côté, je ne doute pas du succès final. Il faut donc attendre patiemment l'anéantissement de cette race infecte et barbare qu'est l'Allemand.

A bientôt et amitiés.

Celui qui vous embrasse tous deux bien affectueusement.

G. Arend.

* * *

Pantin, le 21 septembre 1914.

Mon cher Robert,

Il y a bien longtemps que je n'ai eu le plaisir de te lire. Serais-tu malade? et la bonne mère est-elle en bonne santé? Autant de questions que moi et Emilie nous nous posons chaque jour. Ici que d'événements se sont passés depuis ma dernière lettre. Notre pauvre pays est ravagé par les Allemands; ils sont venus à 25 kilomètres de Paris, c'est-à-dire jusqu'à Lammartin. Il y a eu là une terrible bataille dont le front s'étendait depuis Soissons, Villiers, Compiègne, Senlis et Louvre.

Il y a eu dans cette rencontre une grande quantité de morts et de blessés, surtout du côté des Allemands. Leur objectif était de prendre Paris, mais grâce aux travaux de défense qu'avait fait élever le Général Galliéni, Gouverneur de Paris, ils n'ont pu mettre à exécution leur sinistre projet, et nous en sommes débarrassés; ils ont été repoussés sur la Marne.

Une très grande bataille a eu lieu dans la région de Meaux, La Ferté-Gaucher, Château Thierry et Montmiral. Dans tous ces endroits ils ont subi des pertes considérables, mais ont commis des exactions sans nom.

Dans un endroit, sur le grand Morin, est située une magnifique propriété appartenant à Mme Dellect, âgée de 77 ans et mère d'une de nos grandes célébrités chirurgicales. Vers le 10 courant, un général allemand accompagné de son état-major se présente chez cette brave dame. (Je dois te dire à ce sujet que la susdite propriété est à cheval sur le grand Morin et y possède un pont.)

Il lui dit ceci: Sachez qu'à présent vous êtes Allemande. Les Français sont une race d'abatardis et les quelques rares sujets qui restent nous les prendrons et les marierons avec nos opulentes allemandes; le reste nous l'expédierons en Amérique. Vous allez pouvoir juger ce qu'est le peuple chez nous et en particulier une armée. Veuillez, je vous prie, faire apporter deux fauteuils et les fair placer ici devant votre maison.

Les deux sièges étant placés à l'endroit indiqué par le soudard galonné, il prie la brave de prendre place dans l'un et lui-même s'assit dans le second. Et pendant sept heures consécutives il oblige cette victime à assister au défilé de plusieurs divisions et en faisant dire à ses sbires, en très mauvais français, nous Paris!!!

Heureusement, il n'en a rien été, car deux jours après les mêmes brigands repassaient au même endroit poursuivis par nos vaillantes troupes en ne criant plus Paris. Et en effet, ils n'y viendront pas.

Mais que d'épreuves terribles à passer. La pauvre Belgique a été saccagée, tout le nord de la France également. Hier, ils ont bombardé et incendié une des merveilles de l'architecture gothique: la cathédrale de Reims, un des plus jolis monuments du monde. Ne pouvant venir à bout de ce peuple abatardi qu'est le Français, ils se vengent sur les beautés artistiques qu'il possède. Nous escomptons leur prochain départ de chez nous, mais la lutte est dûre et pénible. Ils sont outillés d'une façon formidable, mais malgré tout nous vaincrons.

J'ai reçu vendredi une carte de Georges. Sa situation n'est pas brillante. Il nous dit: Je couche dans les bois: il pleut à torrent. Nous sommes transis, mais malgré cela tout va bien.

Je dois te dire qu'il a été blessé une fois. Au cas où tu voudrais lui écrire, voici son adresse: 356e Régt d'Infanterie, 5e bataillon, 18e Compagnie, à Troyes (Aube).

Je termine en vous embrassant tous deux bien affectueusement.

A. Arend.

* * *

Pantin, le 28 septembre 1914.

Chère soeur,

Bonne journée pour nous aujourd'hui! En effet, au moment où je lisais ta lettre dans laquelle tu nous fais part de ton anxiété, je recevais une carte de Georges dont le contenu, quoique sobre, en disait beaucoup.

Cette carte, datée du 24 courant, nous informait qu'après deux jours d'un combat acharné, où il y avait eu beaucoup de morts et de blessés de part et d'autre, mais surtout du côté allemand, il en était sorti indemne. Je dois te dire que nous ne savons pas où il est. Les lettres que nous lui envoyons sont toutes expédiées à la portion centrale à Troyes. Nous le croyons aux environs de Toul, mais sans en être certains.

Jamais guerre ne fut atroce comme celle-ci. Ces sales Boches sont sans pitié. Ils exterminent tout sur leur passage, tuent, mutilent, violent, pillent, incendient tout sur leur passage. Pour ne te citer que quelques cas:

A Esternay, ils prirent certaines personnes en otages. Dans le groupe se trouvaient le patron du buffet de la gare et sa demoiselle, âgée de dix-huit ans, puis une dame enceinte. Lorsque ces différentes personnes furent dans une salle, ils voulurent obliger la susdite jeune fille à se mettre nue devant eux. Et, devant son énergique refus, ils la fusillèrent. Ensuite, ils se saisirent de la pauvre femme enceinte et lui ouvrirent le ventre en croix, afin de se rendr compte du sexe de l'enfant qu'elle allait mettre au monde.

Dans un village près de Virton, ils entrèrent dans une école au moment où tous les élèves étaient au travail. Ils firent placer, les filles d'un côté et les garçons de l'autre, et fusillèrent tous les garçons.

Dans un autre aux environs de Nimes, je crois, ils firent monter un groupe de personne qu'ils avaient arrêtés, sur une meule de paille qu'ils enduirent de pétrole et y mirent le feu. Plusieurs de ces pauvres malheureux purent échapper et furent évacués sur Reims, où ils eurent la suprême consolation de voir pris comme prisonnier l'officier qui avait fait allumer leur bûcher, et sur leur dénonciation, il fut fusillé. Des milliers d'autres cas se sont produits partout où ils sont passés. Ce sont d'ignobles barbares que rien n'arrête.

Nous ici, nous sommes favorisés. La vie vie est restée presque normale, sauf que le travail est rare en ce moment, mais a des tendances à la reprise. Emilie et moi nous portons très bien, ainsi qu'Antoinette. En somme, un seul nous manque: c'est notre pauvre enfant.

Mille baisers affectueux à tous deux.

G. Arend.

LES SUCCES SERBES

Toutes les attaques autrichiennes sont repousées

Nish (via Londres), 21.—Le communiqué officiel suivant a été publié par le gouvernement serbe:

"Dans la nuit du 17 au 18 octobre, les attaques ennemies furent repoussées près de Losnitza et de la rivière Drina. Dans la même nuit, l'ennemi a bombardé Banovia des hauteurs de Bejanai, ainsi que Topchidelsko, le pont Bardo, sur la Save, et les deux îles Singanlia. Aucune de ces opérations n'a réussi.

"Le 18 octobre, un combat eut lieu tout le long du front occupé par nos troupes en Bosnie et toutes les attaques furent repoussées, l'ennemi subissant de grosses pertes.

"Le même jour l'ennemi dirigea une attaque contre notre aile droite dans la direction de Montchevo et contre Erminova. Ces deux tentatives furent repoussées, ainsi que celle dirigée contre les Serbes près de Belgrade sur la rive gauche de la Save. Il n'y a rien d'important à signaler sur le reste du front."

LES COUPEURS DE LANGUES

Des soldats russes odieusement mutilés par les Allemands

Pétrograde, 22.—Deux blessés russes qui viennent de sortir de l'hôpital, aujourd'hui, ont fait les récits d'atrocités allemandes.

Le premier, accompagné par sa femme qui était venue au-devant de lui, a la moitié de la langue enlevée, en plus d'une blessure au genou. De ses signes et des explications données par sa femme et par des camarades du même régiment, on peut reconstituer le récit suivant:

"J'ai été blessé au genou et la souffrance m'a fait évanouir. Quand je revins à moi, je recevais des coups de pied dans les côtes et près de moi se tenaient un officier et deux soldats allemands. Quand l'officier m'ordonna de tirer la langue, je pensai que c'était un docteur. A peine avais-je tiré la langue qu'un des soldats s'en saisit et en coupa un morceaux."

L'autre blessé, le bras en écharpe, avait la langue coupée à la base, toutes ses dents de devant avaient été arrachées et ses lèvres écrasées. J'ai pu comprendre, qu'ayant vu ce qui arrivait aux autres, il avait refusé de tirer la langue et avait alors reçu un coup de crosse sur la bouche. La force du choc produisit un évanouissement, quand il reprit ses sens il n'avait plus de langue. Ces hommes ajoutent qu'ils ont vu sept autres blessés traités de la même façon.

PRESENCE D'ESPRIT REMARQUARLE

Un bataillon de ligne allemand fait prisonnier par les Français qu'il avait capturés

Paris, 25.—Un correspondant de guerre arrivé du front rapporte ce qui suit:

"Pendant que tout récemment, la ligne des opérations était entourée d'un épais brouillard, une compagnie d'infanterie française traversa la Somme et s'élança sur les tranchées des Allemands, anéantissant leur première ligne à coups de baïonnette.

Entraînés par leur élan, les Français, en poursuivant les fuyards, tombèrent au beau milieu d'un bataillon allemand, tenu en réserve, qui les fit tous prisonniers. Le brouillard, de plus en plus épais, contraignit les Allemands à rester sur place, et bientôt ils formèrent les faisceaux en carré autour de leurs prisonniers, en attendant que le temps s'éclaircit.

"Les Allemands établirent alors leur bivouac puis un profond silence régna. Soudain une voix sortit du groupe des prisonniers: "Aux fusils, camarades!" Et aussitôt nos Français de s'élancer sur les faisceaux. En moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le commandant allemand et une douzaine de ses hommes, qui montaient la garde, ayant essayé de résister, tombent percés par leurs propres baïonnettes, et le bataillon tout entier, ahuri par cette attaque imprévue, se rend.

"Quand le brouillard s'éleva les Français conduisirent leurs prisonniers en lieu sûr, en arrière des lignes françaises."

QUAND ILS PILLENT

Les officiers allemands n'oublient ni leurs femmes ni leurs enfants

Paris, 21.—Les cantines capturées de deux officiers allemands contenaient des articles extraordinaires. Dans l'une, il y avait quatre nappes marquées "M. S.", une chemise marquée "M. B.", deux gilets de flanelle, un cache-corset blanc et un rose portant la marque d'une fabrique de Louvain, deux blouses, une jupe et une jaquette de velours, plusieurs vêtements de fourrure, un dessus de piédestal, deux cuillères à café en argent, une cafetière en argent, une potiche en porcelaine, une tasse à thé, huit couteaux de table et un couteau de dessert en argent.

La seconde cantine contenait un bronze représentant un cosaque et portant une inscription en russe, quatre boîtes de couteaux de table, un plateau en argent, deux candélabres en nickel, un petit miroir, deux revolvers, quatre sabres, 17 paires de chaussures de femmes, deux paires de patins, huit gilets de flanelle marqués "L. S.", deux manchons, cinq corsets dont l'un portait la marque d'une fabrique de Louvain, un manteau du soir, une chemise de nuit de femme marquée "M. B.", deux nappes, deux plumes d'autruche, une robe décolletée, une robe de bébé brodée et quatre paires de chaussettes.

BASSE VENGEANCE

La propriété de M. Poincaré à Sampigny n'est plus qu'un monceau de ruines

Paris, 20.—Le maire de Sampigny, où M. Poincarré possède sa maison de campagne qui a été détruite par les Allemands, est arrivé à Paris. Il dit que la ville a peu souffert. Quelques toits des maisons de la ville ont été endommagés par le bombardement. L'église, la mairie et un château ayant servi de caserne ont été atteints par les obus.

La demeure du président Poincaré, cependant est entièrement détruite. Les obus ont frappé la véranda et l'un d'eux a mis en pièces ce que contenaient le salon, la bibliothèque et le cabinet de travail. La maison ne semble pas endommagée à distance, mais l'intérieur ne forme plus qu'un amas de ruines. Le maire a ajouté que quelques tableaux et documents ont été sauvés.

LES FRERES SAMAIN

Ils seraient prisonnier des Allemands

Paris, 20.—"La France de demain", organe de l'Alsace et de la Lorraine, qui, semble-t-il, est bien placée pour le savoir, confirme la nouvelle que les frères Alexis et Paul Samain sont, ainsi que d'autres personnalités de Metz, prisonniers des Allemands.

On avait anoncé précédemment que ces fervents Alsaciens avaient été parmi les premières victimes de la guerre et que les Allemands les avaient fusillés.

TERRIBLE BESOGNE

Les pompiers de Paris vont enterrer les morts

Paris, 20.—Un grand nombre de pompiers de Paris, munis d'un casque à oxygène, sont arrivés dans la région de Roye pour enterrer les Allemands morts sur le champ de bataille où ils sont restés depuis trois semaines.

Les pompiers ont emporté avec eux une grande quantité de désinfectants de manière à éviter les maladies que pourrait occasionner le maniement des cadavres.

Il y a, dit-on, sur le champ de bataille, entre 4 et 5,000 corps.

LES INDESIRABLES

Plus de 500 Allemands, Autrichiens et Hongrois sont expulsés de Paris

Paris, 21.—Soixante-quatre Allemands, âgés de 18 à 25 ans, ont été arrêtés à Paris aujourd'hui.

Quoiqu'en raison de leur âge ils soient soumis aux lois militaires, on leur avait jusqu'à présent permis de rester dans la capitale et étaient porteurs des permis qui sont remis aux étrangers.

Deux nouveaux groupes d'Allemands, d'Autrichiens et de Hongrois ont été envoyés en province cet après-midi. Un de ces groupes comprenait 350 vieillards, femmes et enfants, et l'autre comptait 150 hommes de 17 à 60 ans.

CONVOI ALLEMAND CAPTURE

C'est le deuxième en quinze jours

Paris, 20.—La capture d'un convoi allemand, le second en quinze jours, rendra, dit-on, critique la situation allemande à différents points dans le nord.

Comme dans le cas précédent, c'est la cavalerie qui a effectué cette capture, continuant à harceler les lignes de communications allemandes comme elle n'a cessé de le faire depuis quelques semaines.

Les prisonniers, qui sont quotidiennement amenés à Paris, semblent être aussi affamés que l'étaient les hommes du général von Kluck pendant leurs marches forcées sur la capitale.

Les notes trouvées sur des cadavres de soldats allemands, s'accordent à dire que les Allemands ont toujours de plus en plus manqué de nourriture depuis le moment où la retraite de la Marne commença.

DANS L'ARMEE AUTRICHIENNE

Les nouvelles recrues doivent jurer fidélité à l'empereur d'Autriche et au kaiser

Londres, 21.—Un télégramme de Rome au "Central News", dit:

"Suivant les dépêches reçues de Trieste, toutes les nouvelles recrues autrichiennes sont tenues de prêter serment de fidélité au kaiser et à l'empereur d'Autriche.

"On annonce aussi de Trieste que des bandes d'insurgés parcourent toutes les parties de l'empire d'Autriche, spécialement la Bosnie, l'Herzégovine, la Hongrie, la Criotie, le Slavonie et le Transylvanie.

"L'attitude des troupes slaves en garnison à Pola et Schemio, devient menaçante et les matelots de la flotte autrichienne donnent de nombreux signes de mécontentement, car leurs équipages sont composés en partie de Slaves et d'Italiens."

MANIFESTATIONS ANTIALLEMANDES

Plusieurs maisons allemandes détruites dans un faubourg de Londres

Londres, 20.—Une sérieuse manifestation antiallemande a eu lieu aujourd'hui dans High street, à Deptford, faubourg de Londres.

Les magasins tenus par des Allemands ont été détruits et l'un d'eux a été incendié.

La police fut appelée pour rétablir l'ordre.

* * *

Londres, 20.—La manifestation anti-allemande qui a eu lieu la nuit dernière à Londres, semble avoir été plus générale qu'on ne l'avait d'abord supposé. Près de douze magasins ont été détruits. Des dégâts ont été faits à Deptford et à Old Kent Road.

A Deptford, les manifestants ont attaqué plusieurs magasins, un a été incendié. A Old Kent Road, les boucheries ont été démolies la nuit dernière, et ce matin un magasin de confiserie a été détruit. Plusieurs magasins ont été pillés.

La police fut appelée et vingt arrestations ont été faites. Des précautions ont été prises pour éviter de nouvelles manifestations.

Une grande excitation a régné durant la journée de dimanche à Deptfort et dans les faubourgs avoisinants. La foule courait les rues et refusait de se rendre aux ordres de la police et des soldats. On a constaté aujourd'hui que 20 maisons, boucheries, boulangeries, bars, ont été entièrement détruits.

La manifestation était conduite par des ouvriers du port.

Une boucherie allemande qui avait à la devanture de son magasin un portrait de Guillaume, a été entièrement détruite.

LA DETRESSE DES BELGES

1,500,000 Belges se sont expatriés

Londres, 21.—La triste condition où se trouvent les belges aussi bien ceux qui n'ont pas quitté leur patrie que ceux qui se sont réfugiés en Hollande, en Angleterre ou en France, excite la sympathie de tous ceux qui contemplent leur misère, et l'on s'efforce de procurer des vivres à ceux qui se trouvent en Belgique et des vivres et un abri aux infortunés qui se sont réfugiés à l'étranger.

Ce problème remue mieux le coeur de ceux qui habitent les pays déjà bouleversés par les horreurs de la guerre.

Les chiffres sont forcément assez vagues, mais une personne bien informée estime que 1,500,000 Belges, sur les 7 millions formant la population de la Belgique, se sont expatriés. Le comité organisé par lord Gladstone annonce que 70,000 Belges sont arrivés à Londres la semaine dernière, rapporte que dans huit villes de ce pays le nombre des réfugiés atteint presque 500,000 et qu'ils sont beaucoup plus nombreux que les habitants du pays.

Le comité de Folkestone possède, à lui seul, sur ces listes, les noms de 16,000 réfugiés. Quelques-uns seulement ont un peu d'argent et il y en a fort peu qui aient des habits d'hiver.

Le comité a déjà ouvert une maternité et deux hôpitaux qui, pour le moment, sont archi-combles. Parmi ces réfugiés se trouvent de nombreuses personnes fort bien élevées qui, n'ayant pas l'habitude du travail, acceptent avec répugnance la charité qui leur est faite.

Le comité de Londres a 27 sous-comités dans les différentes villes d'Angleterre, d'Ecosse et du pays de Galles qui placent les réfugiés dans les maisons privées ou les hôpitaux installés à leur intention.

LA BATAILLE DE L'YSER

La vaillance des soldats belges

Paris, 22.—L'armée du roi des Belges, dont l'énergie ne semble pas affectée par les privations de toutes sortes qu'elle a endurées, s'est battue de nouveau aujourd'hui avec une bravoure sans pareille aux côtés des troupes anglaises et françaises, près des côtes de Belgique.

La flotte anglaise s'est mise de la partie et a fait connaître sa présence en envoyant de nombreux projectiles sur les colonnes allemandes massées en cet endroit et qui essayaient de triompher de la résistance des alliés.

La bataille a été terrible le long de l'Yser, où les Allemands ont cherché, mais sans succès, à s'emparer des forts.

Un peu plus au sud, à La Bassée, la lutte, qui durait depuis plusieurs jours, s'est changée en un combat de maison en maison. Elle a été acharnée des deux côtés et, en bien des cas, des charges à la baïonnette ont eu lieu d'un étage à l'autre, jusqu'à l'anéantissement complet des troupes allemandes.

Tout le long du canal de La Bassée, des engagements sérieux ont eu lieu toute la journée entre les armées ennemies.

Des lignes de chemin de fer encore en bon état aboutissent à cet endroit; toutes mènent à des centres importants et à plusieurs mines de charbon près de Lille, que les Allemands ont, en maintes occasions, détruites ou endommagées.

Dans le voisinage de Vernelles, près de La Bassée, des canons français de 7 centimètres ont détruit quinze mitrailleuses allemandes en envoyant sur elles une grêle de projectiles.

Les alliés se sont avancée un peu dans les environs d'Arras et de Roye, où une terrible bataille se livre depuis dix jours sans être encore terminée. On a vu ces jours derniers, dans cette localité, très peu de soldats appartenant à l'infanterie allemande, mais l'artillerie redouble d'activité dans les retranchements placés derrière les fils de fer barbelés tendus en cet endroit par les Allemands.

"L'INDEPENDANCE BELGE"

Le grand quotidien belge est publié à Londres

Londres, 24.—"L'Indépendance Belge", le plus ancien journal belge, a été publié aujourd'hui à Londres pour la première fois. Durant les dernières semaines, il a été publié successivement à Bruxelles, à Gand et à Ostende.

Le personnel de ce journal a quitté Ostende quelques heures avant l'arrivée des Allemands.

Le journal publie une lettre de M. Asquith, premier ministre d'Angleterre, dans laquelle il dit qu'il espère qu'avant peu le journal sera de nouveau publié à Bruxelles, et que le vaillant peuple belge retournera bientôt sur son sol natal, pour jouir pleinement de la liberté pour laquelle il a fait tant de terribles et splendides sacrifices.

RETRAITE DES ALLEMANDS EN POLOGNE RUSSE

Elle s'est effectuée à certains points dans le plus grand désordre

Paris, 23.—Dans le communiqué de la journée, le gouvernement a annoncé ce qui suit:

"Au sud de Pilica, les Allemands occupent toujours les rives de la Vistule, à l'exception de la ligne s'étendant d'Ivangarod à Kozienice, qu'ils ont abandonnée quand ils se sont vus poursuivis par les Russes.

"Tous les efforts faits par les Autrichiens pour passer le San au nord de Jaroslaw ont été repoussés et les Russes prennent l'offensive dans toute cette partie du pays."

* * *

Londres, 23.—L'avance des Allemands en Pologne, s'est changée en une retraite effectuée à la hâte et en grand désordre en certains endroits, dit le correspondant du "Daily Mail" à Pétrograde.

"C'est un régiment de cavalerie russe venant de Novoe Georgiewsk, qui a traversé la Vistule et tourné le flanc gauche de l'ennemi et qui a tout d'abord forcé l'ennemi à battre en retraite.

"La retraite de l'aile gauche des Allemands obligea leur armée qui opère autour de Kozienice et d'Ivangorod de battre aussi en retraite, ainsi que l'armée se trouvant dans le voisinage de Sandomir et dans le sud-ouest du pays. Le projet un peu trop hardi que les Allemands avaient formé de s'emparer de Varsovie et de se rendre maîtres des deux rives de la Vistule, pendant la campagne d'hiver, a complètement échoué."

Le correspondant du "Post" à Pétrograde dans une télégramme où il passe en revue la situation sur le front russe, s'exprime ainsi:

"La cavalerie russe qui poursuit les Allemands, les a forcés à se retirer en désordre, par des chemins épouvantables transformés souvent en fondrières, et par des forêts marécageuses. Les Russes font sans cesse de nouveaux prisonniers et enlèvent à l'ennemi ses drapeaux, mais on ne sait pas encore quel est leur nombre.

"Les blessés, en parlant du combat qui s'est livré dans les environs du village de Kozenice, ont raconté que pendant que l'artillerie bombardait les positions ennemies pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, les troupes ne furent à même d'avancer.

"Finalement le feu de l'artillerie devint égal des deux côtés, et l'ordre fut donné de charger à la baïonnette. Les malheureux soldats dont les membres s'étaient trop prolongé dans les tranchées pleines d'eau, se réjouirent d'avoir reçu un tel ordre, et se précipitèrent sur les Allemands avec une impétuosité irrésistible.

"Les Allemands pour la seconde fois depuis l'ouverture des hostilités les chargèrent à la baïonnette, et une lutte terrible s'ensuivit. Ce fut un horrible massacre qui ne donna la victoire ni aux uns ni aux autres.

"Finalement un hourra formidable que poussèrent les Russes, suivi d'un feu nourri fut entendu des Allemands.

"Ces derniers croyant qu'un mouvement tournant venait de se produire, rompirent leurs lignes et s'enfuirent, abandonnant tout pour échapper à l'ennemi.

"Les Russes les poursuivirent pendant près de trente kilomètres alors que la plaine qu'ils laissaient derrière eux était jonchée de cadavres des Allemands."

* * *

Londres, 25.—Dans une dépêche datée de Varsovie, le correspondant de l'agence Reuter, dit que les Allemands se sont enfuis de Varsovie, avec tant de précipitation, que les soldats allemands ont dû même abandonner leurs provisions de bouche.

La plupart des prisonniers étaient dans un état lamentable par suite de manque de nourriture.

Les Russes auraient fait, dit-on, 800 prisonniers.

DEVANT LA BASSEE

Quelques épisodes de la lutte dans le nord de la France

Paris, 26.—L'agence Havas a publié une dépêche datée "devant La Bassée, en octobre", qui dit:

"Les envahisseurs, ayant d'abord échoué devant Albert et Roye, et en second lieu devant Arras, dans leurs tentatives pour envelopper l'aile gauche française, se croyaient être plus heureux dans la région de Béthune, de Merville, de Bailleul et d'Armentières.

"Pour cette raison, après avoir avancé vers Hazebrouck (à 50 kilomètres environ au nord-est de Lille) et Aire-sur-la-Lys, les Allemands entreprirent un mouvement offensif le 14 octobre, en suivant la rivière la Lys. La cavalerie allemande traversa la rivière, vers Erquinghen, pour appuyer l'aile droite du gros de l'armée allemande qui se dirigeait vers le sud et le sud-ouest, avec l'intention évidente de tourner Béthune et de saisir les lignes de chemins de fer que les Allemands croyaient avoir été utilisées pour approvisionner l'aile gauche des alliés.

"Cette manoeuvre fut déjouée, et il s'ensuivit un violent combat de cavalerie qui, en raison de la nature du terrain, fut des plus confus. La région dans laquelle ces intéressantes opérations eurent lieu, est un pays extrêmement accidenté. C'est un pays agricole, parsemé de rivières, de canaux et de profondes dépressions de terrains. Les champs sont séparés par des haies et des rangées d'arbres, rendant difficiles les communications d'un champ à un autre, mais formant d'excellentes embuscades. Néanmoins, la cavalerie alliée a combattu avec succès à Estaires, Fleurbaix, Laventie, Vieille-Chapelle, Lacouture et Richebourg.

"Les champs de bataille portent de nombreuses traces de la violence des combats.

"A Vieille-Chapelle, un cavalier allemand et un chasseur à cheval français, après avoir perdu leurs chevaux, continuèrent à se battre jusque dans la cuisine d'un pavillon. Tous deux furent blessés mortellement, et ils reposent maintenant côte à côte dans le cimetière de l'église du village.

"Dans ce cimetière, les pierres tombales ont été renversées, et l'église elle-même a eu ses vitraux détruits; le toit et le clocher ont disparu."

D'OSTENDE A LILLE

L'échec du mouvement offensif allemand

Londres, 21.—Le correspondant du 'Daily Mail", qui se trouve actuellement dans le nord de la France, télégraphie ce qui suit au sujet de la situation:

"Une grande bataille est en progrès tout le long du front qui s'étend d'Ostende à Lille.

"Dans les milieux compétents, la position des alliés est regardée comme éminemment satisfaisante.

"La tentative faite par l'ennemi de passer rapidement près de notre aile gauche, pour arriver aux détroits de Douvres, n'a abouti qu'à un échec complet.

"Les Allemands avaient l'intention d'étendre leur ligne d'attaque d'Ostende à Douai, en passant par Lille, mais les défaites qu'ils ont éprouvées depuis quinze jours ont brisé la force de la moitié de leur ligne d'attaque qui se trouve au sud; aussi, au lieu d'une armée unie, s'avançant en ligne non brisée à travers le Pas-de-Calais et le département du Nord, ne voit-on qu'une série de détachements.

"Ils sont encore importants, mais partout où ils ont livré bataille, ils ont été battus d'importance."

La facilité avec laquelle le Halloway's Corn Cure fait disparaître les cors et les durillons est sa meilleure réclame. Il manque rarement son effet.

LES ATROCITES ALLEMANDES

Le journal d'un officier allemand

Londres, 23.—Le bureau officiel de la presse a publié un compte à travers la Belgique et la France, contenu dans le journal privé trouvé sur un officier allemand lors d'un récent combat.

Le récit commence le 9 août et se termine le 25 septembre, quelques jours après que les Allemands eurent évacué le voisinage de Paris.

Parlant de ses expériences personnelles, l'auteur de ce journal note que souvent les habitants des villages tiraient sur les avant-gardes des allemandes, d'où la nécessité de les fusiller et d'incendier leurs maisons.

"Dans un village de Belgique, note l'officier allemand, 16 habitants furent alignés sur trois rangs et une seule balle fut suffisante pour en tuer trois. Nos hommes sont furieux contre cette façon de combattre dans l'ombre et veulent tout brûler.

"26 août.—Nous sommes cantonnés à Guedossus. Les habitants ont encore tiré sur nos hommes. A Lette, deux cents habitants ont été fusillés: il est probable qu'il se trouvait parmi eux des innocents: à l'avenir, il nous faudra faire une enquête sur leur culpabilité au lieu de les fusiller en tas."

Plus loin le journal parle de fréquents pillages, et l'officier ajoute qu'il n'a pas pu résister à faire main basse sur quelques souvenirs. Il cite aussi plusieurs cas où, en raison de la confusion, des Allemands furent tués et blessés par le feu de leurs propres canons.

"3 septembre. (Rethel.)—La classe bourgeoise française possède des ameublements magnifiques. Nous trouvons partout des meubles d'un style remarquable, mais dans quel état! Grand Dieu!"

L'officier allemand note ensuite qu'avant le 8 septembre, le 178e régiment d'infanterie avait eu à lui seul 1,700 hommes blessés, sans parler des tués, pour ainsi dire, il n'y restait plus d'officiers.

"La retraite a commencé, continue-t-il; on dit que la première armée a subi un désastre, je suis terriblement déprimé. Tout le monde pense que la situation est critique. L'incertitude est ce qu'il y a de plus dure à supporter. Je pense que nous avons avancé trop vite et que nous sommes éreintés par les marches forcées et par les combats incessants.

"16 septembre.—Notre dernier officier vient de tomber avec une balle dans la tête. Le tir de notre artillerie est trop court. Les Français nous sont supérieurs dans les combats à l'intérieur des villes et des villages et partout où ils peuvent se servir des abris du terrain.

"22 septembre.—Je suis convaincu que ce pays sera notre tombeau à tous."

DANS LE NORD

Combat acharné autour d'un pont

Sur le front de bataille, par voie de Paris, 24.—L'armée belge, ayant la Manche à l'extrémité de son aile, montre une ardeur étonnante malgré la longue et dure campagne qu'elle vient de faire et la tristesse qu'elle ait ressentie de la perte d'Anvers et de celle des autres grandes villes de Belgique.

Dans la lutte terrible qui se livre depuis plusieurs jours le long de la frontière, les Belges et les alliés ont repoussé avec vaillance les attaques incessantes des Allemands.

Aujourd'hui comme hier, la grosse artillerie allemande a envoyé une grêle de projectiles sur les positions des alliés, mais les Belges sans être épouvantés ont répondu par une contre-attaque et ont forcé les Allemands à reculer d'une dizaine de kilomètres.

Au sud de la Lyss, plusieurs engagements ont eu lieu, d'où les Français sont sortis victorieux.

Trois artilleurs français ont accompli un brillant fait d'arme, en défendant un pont, dont la possession avait une importance stratégique capitale pour les deux armées.

Les Allemands dans une charge de cavalerie ont fait l'impossible pour s'emparer du passage, mais les Français qui se trouvaient derrière un moulin placé à 75 mètres, ont dirigé le feu de leurs mitrailleuses sur les Allemands, qui s'enfuyant, ont laissé le pont entre les mains des alliés.

Autour de Lille, où se trouvent les Anglais, un combat terrible a eu lieu, spécialement dans le voisinage de La Bassée, combat qui probablement pourrait faire perdre Lille aux Allemands.

On s'est battu avec acharnement entre les deux longues lignes de maisons, reliant Roubaix et Tourcoing.

Dans une boulangerie on a trouvé un soldat allemand presque suffoqué dans un four.

Le long du centre, l'artillerie a continué de bombarder les positions ennemies toute la journée, mais nous nous sommes emparés de plusieurs retranchements allemands.

ON REND L'ARGENT

Un docteur d'Epernay exige la restitution de la contribution de guerre imposée à la ville

Paris, 21.—"Des honoraires de 175,000 francs ont été payés par les Allemands à un docteur français pour opérer un prince impérial allemand blessé", dit le "Matin" de ce jour; puis il donne les détails suivants:

"Quand les Allemands se dirigeant vers le sud entrèrent à Epernay, ils exigèrent une contribution de guerre de 175,000 francs.

"Pendant la bataille de la Marne, le prince fut grièvement blessé et amené à Epernay où ne se trouvait aucun médecin allemand.

"En conséquence, les Allemands demandèrent à un médecin bien connu de la ville, le docteur Verron, d'opérer leur prince, s'offrant à payer les honoraires qu'il demanderait, si élevés qu'ils soient.

"Le docteur Verron fixa alors le montant de ses honoraires à une somme égale à celle qui avait été payée par la ville d'Epernay comme contribution de guerre, et le jour même, le trésorier de l'armée allemande versa cette somme en or entre les mains du docteur."

DES SOLDATS BELGES TRAVERSENT PARIS

Les Parisiens leur font une réception enthousiaste

Paris, 21.—Paris a rarement été témoin de scènes d'enthousiasme semblables à celles qui se sont produites ce matin quand un détachement de soldats belges, qui ont pris part à la défense d'Anvers, ont traversé les rues, en se rendant d'une gare à l'autre.

Ces héroïques soldats, aux uniformes déchiquetés, ont défilé entre deux haies de citoyens enthousiastes qui luttaient entre eux pour les aprocher et pour leur faire honneur. A chaque pas les Parisiens serraient les mains des Belges et les comblaient de friandises, de cigares et de cigarettes. Les Belges se montrent anxieux de retourner au feu. Ils ont quitté Anvers sur des transports qui les ont débarqués dans l'ouest de la France, d'où ils ont été amenés à Paris.

Un d'eux a raconté un incident de la défense d'Anvers qui s'est passé sur les bords de la Nethe. Les Blges avaient déjà repoussé plusieurs attaques vigoureuses quand ils eurent la joie de voir arriver une troupe qu'ils prirent pour des renforts. Tout à coup, à moins de 300 mètres, ces soi-disant renforts ouvrirent le feu sur les Belges, en tuant 30. C'étaient des soldats allemands qui avaient revêtu des uniformes belges trouvés à Liège, où il y en avait une réserve considérable.

L'ANGLETERRE ET SES ENNEMIS

Les Allemands et Autrichiens âgés de 17 à 65 ans sont internés

Londres, 24.—Les Autrichiens et les Allemands en âge de porter les armes et à qui, depuis le commencement de la guerre, il a été accordé de rester en Angleterre, où ils étaient surveillés de près, vont être dirigés sur les camps de concentration.

Depuis quelques jours, la police a arrêté des centaines d'individus âgés de 17 à 65 ans et les a envoyés dans les différents camps de concentration.

Plus de 200 individus ont été arrêtés aujourd'hui à Londres; cent ont été arrêtés à Manchester et l'on compte au moins 300 arrestations faites aujourd'hui dans chacune des grandes villes d'Angleterre.

Le gouvernement a dû agir ainsi en raison des facilités offertes aux espions allemands de pénétrer dans le pays avec les réfugiés belges en se faisant passer eux-mêmes pour Belges.

On ne fait aucune distinction. De riches banquiers et des marchands sont traités comme de simples boutiquiers et garçons de café. Ceux qui n'ont pas fait enregistrer leurs noms, ou qui n'ont pas observé les règlements voulus pour pouvoir résider librement dans leurs propres demeures, sont poursuivis en justice.

AUTOUR DE LILLE

Les Allemands sont repoussés de village en village

Londres, 22.—Le correspondant du "Times" à Boulogne fait la description des combats acharnés qui ont eu lieu pendant toute la semaine dernière autour de Lille, où les Allemands ont été chassés de village en village jusque dans la banlieue immédiate de la ville. Il dit:

"La destruction a été terrible. Quelques villages ont été bombardés par les alliés aussi bien que par les Alemands, et nombreux sont les non-combattants qui ont été tués.

"On a trouvé dans une maison une famille entière dont tous les membres étaient morts. Dans un village, il y avait à la fin du combat 500 cadavres d'Allemands. On a remarqué que les cartouches en leur possession étaient de l'ancien type Snider, à grosse balle de plomb.

"Pendant la plupart de ces attaques, les alliés n'avaient le temps que de creuser des tranchées peu profondes dans lesquelles les hommes étaient obligés de s'étendre de toute leur longueur. Ils ont gagné beaucoup de terrain, mais ils sont maintenant en face des positions principales des Allemands devant Lille, et se retranchent solidement pour être à même de se maintenir sur leurs positions dans l'attente des renforts qui sont nécessaires pour continuer l'offensive.

LE BILLET DE JUNIUS

La lettre qu'on va lire n'est pas fabriquée par un journaliste à court d'actualité ou de souffle, ou qui cherche un effet littéraire facile. Je sais par qui elle a été écrite; je sais à qui elle a été adressée. Je pourrais donner les noms. Qu'on veuille bien me croire sur parole. C'est le plus extraordinaire "document humain" qui, depuis trente ans, ait passé sous mes yeux. Lisez cette lettre qui vous remuera jusqu'au plus profond des entrailles.

"Madame Mulb..., à Berlin.

"Madame,

"Votre fils est grièvement blessé, à l'hôpital de Dax; des soins assidus et constants peuvent seuls le sauver, et c'est de moi, Française, infirmière de circonstance, que dépend la vie de votre enfant! Et pendant les longues veillées que sollicite son état, voici l'horrible pensée que me ronge!.. Mon fils à moi, légèrement blessé sur le champ de bataille, a été lâchement achevé d'une balle de revolver par un des vôtres, votre fils peut-être!... et je songe que je ne suis pas une sainte et que ma vengeance et celle de ma patrie est sous ma main! Ce soir, une piqûre de morphine aura fait justice, et c'est le dernier adieu de votre enfant que je vous envoie.

"L. A...,
infirmière honoraire
de la Croix-Rouge."

"P.-S.—Madame, votre fils est sauvé et vous sera rendu d'ici deux semaines. J'ai voulu vous faire vivre une minute les heures inconsolables que, moi, je vais vivre toute ma vie. J'ai puisé dans mon coeur de Française la foi en Dieu et la pitié que votre race, hélas! ignore!"

Je voulais conclure par quelques considérations philosophiques. En face de cette lettre, où le tragique s'allie au sublime, j'ai senti toute mon impuissance et j'ai pleuré, bouleversé.

Junius.

Un début qui promettait!

Le général Pau est peut-être encore plus populaire que le général Joffre, bien qu'il soit son subordonné. Toute une légende de bravoure entoure le début de sa carrière militaire en 1870. On sait qu'il y perdit un bras. Voici l'héroïque lettre qu'à cette occasion, il écrivit à sa mère:

"...Mais j'oublie que je ne vous ai pas encore dit le principal. Je suis blessé, mais vous le voyez, pas trop dangereusement. C'était le 6 août, au combat de Woerth; j'avais eu jusqu'alors la chance de n'être pas touché, au milieu d'une véritable pluie de fer et de plomb, lorsqu'un obus, brisant un arbre près de moi, un éclat de bois m'atteignit à la main droite et me mit deux doigts hors de combat. Une heure après, je regrettais beaucoup moins la perte des susdits doigts, car une balle bavaroise me fracassait la même main et venait se loger entre les deux os de mon poignet d'où je la retirai délicatement. Je reçus alors l'ordre de me rendre à l'ambulance, et c'est pendant que je m'y traînais qu'obligé de passer sous le feu des batteries prussiennes, je reçus un éclat d'obus dans la cuisse droite. Maintenant, inutile de vous dire que tout cela va très bien; il est vrai qu'il a fallu me faire l'amputation du poignet, mais l'opération a donné les meilleurs résultats."

C'était signé Gérald Pau, aujourd'hui commandant en chef de l'armée d'Alsace.

Comment Berlin renseigne...

Certains journaux espagnols publient les diverses nouvelles suivantes, fin d'août:

"La déroute des Français devant Metz a été complète: ce désastre a même été plus important qu'aucun autre en 1870."

"Les Français ont été repoussés jusqu'en Suisse. Les Allemands sont absolument maîtres de la Baltique et on n'y voit naviguer que des bâtiments allemands et neutres." (A noter que l'équipage du croiseur allemand Magdeburg est actuellement prisonnier à Saint-Pétersbourg).

"Les Russes se sont retirés jusqu'à Varsovie, fuyant devant les Allemands; les canons enlevés aux Russes se trouvent à Allenstein." (Or les Russes occupent Allenstein depuis plusieurs jours.

"Les Belges se battent mal et n'ont fait preuve d'aucun héroïsme. A Liège, une grande partie des pertes allemandes ont été dues aux assassinats commis par la population civile."

"Les Français auraient violé la neutralité de la Belgique si les Allemands ne l'avaient pas fait."

"Si les Français continuent à affirmer les cruautés des Allemands, en accumulant les extravagances, ils seront totalement discrédités."

"Le Goeben et le Breslau, après avoir bombardé Bône et Philippeville, ont coulé un grand nombre de bateaux de transport des troupes d'Algérie."

"Les escadres anglaises n'ont pas osé s'approcher des côtes allemandes, etc., etc."

Les journaux espagnols concluent en relatant une déclaration de l'Etat-Major Allemand qu'il ne donne jamais de fausses nouvelles considérant ce procédé comme un déshonneur.

LETTRE AU PROFESSEUR EUCKEN

Le distingué professeur de philosophie de l'université de Turin, M. Michel Angelo Billa, vient d'adresser au célèbre philosophe allemand Rudolph Eucken, lauréat du prix Nobel, une éloquente protestation en faveur de Liège et de Namur.

"Le bruit du canon, dit-il, me rappelle le souvenir de votre lettre de novembre 1911. En votre conscience d'Allemand, vous condamniez alors la violence des Italiens qui avaient osé prendre Tripoli: vous jugiez injuste qu'un peuple civilisé s'imposât de la sorte à "une peuplade de civilisation inférieure". Le jour est venu de vous demander, illustre professeur et moraliste, ce que dit votre conscience du bombardement de Liège et de Namur?

Le professeur Billia a pris l'initiative d'une protestation de toutes les universités du monde contre la violation du droit des gens que l'Allemagne a commise.

Des années durant le remède de Mother Graves contre les vers a été reconnu comme l'un des meilleurs. Il a toujours maintenu sa réputation.

LE MARTYRE DE PERONNE

Les Allemands se livrent au pillage et aux orgies.

X., 26 septembre.

Très loin, là-bas, vers Péronne où je n'ai pu parvenir au prix de mille ruses que pour m'en retourner en toute hâte, le canon gronde et roule... Le paysan qui, après mille hésitations, consentit à m'y conduire et qui, au retour, fouaillait à tour de bras son cheval pour regagner Amiens, est parti, grelottant de peur. Et me voici seul, dans un cabinet de campagne, plein, non de buveurs, mais de fuyards anxieux qui refluent vers la ville.

La sinistre majesté de la guerre m'étreint tout entier dans son frisson glacial... Et j'évoque en frémissant les images d'horreur, de deuil et de gloire que j'ai croisées le long de la route, entre Albert et Péronne, sur ce front de combat où les nôtres versèrent à flots le sang impur des Germains. Vers l'horizon, dans le crépuscule qui sombre, une lueur pourpre monte, grandit, à la fois éclatante et diffuse, plus claire par instants et par instants plus sombre, comme une aurore boréale.

C'est Péronne, ville martyre, cité glorieuse de l'héroïsme et de la mort: Péronne qui, écrasée sous les obus et les bombes, flambe déserte, au fond de la nuit.

Leur arrivée.

C'est le 26 août qu'ils arrivèrent à Péronne. Toute la journée, tant dans la ville que dans ses environs à Roisel, à Aizecourt-le-Haut, à Bray, à Cappy,, quelques bataillons de ligne et de chasseurs alpins résistaient magnifiquement aux assauts de la horde, lancée contre eux. Mais vers le soir--leurs convois à trois heures de l'après-midi ayant été évacués—ces braves, pressés, serrés, épuisés de fatigue, sans munitions et sans vivres, commencèrent leur retraite sur la ville où ils se retranchèrent La nuit fut presque calme... Quelques coups de canon, de lointains crépitements de fusillade ne réussirent pas à les troubler. Bien gardés, réapprovisionnés, alpins et lignards reprirent haleine... A quatre heures du matin, le 27 août, le combat recommença... Une telle nuée de cavalerie accourut sur Péronne, qu'après cinq heures de lutte inégale, il fallut abandonner... Mais si meurtrier avait été le feu français, que ce ne fut qu'à 5 heures du soir que les uhlans se présentèrent devant les portes de la ville... à demi évacuée et que le maire avait abandonnée.

Le receveur des finances, M. Tellier, se précipita alors chez le souspréfet, M. Rochard:

— J'ai, lui dit-il, 1,500,000 francs en or et plusieurs millions de titres au porteur dans ma caisse... Vous avez une auto... La moitié de la population a fui ... Sauvez mon trésoir...

— Mais la population n'a pas fui toute entière, dit M. Richard ... Je dois rester ici pour protéger...

— Ce qui reste ne bougera pas, j'en réponds... Sauvez mon trésor, je vous le répète... C'est votre devoir.

— Je le sauverai avec vous.

L'automobile chargée d'or partit, au moment où les troupes prussiennes faisaient leur entrée dans la ville...

Le commandant, un colonel d'état-major du nom de von Gotberg, alla droit à l'hôtel de ville et., dans le bureau du maire, s'installa en maître.

— Le maire? absent!... Son adjoint? parti!... Qui le remplace?

— Un conseiller municipal, M. Liné.

— Allez le chercher!

M. Liné est menuisier. Il accourut.

— Vous allez, dans une heure, me présenter une commission formée par vous-même, avec les principaux notables, déclara l'officier prussien. Si cette commission ne m'est pas présentée à l'heure dite, vous serez fusillé.

Une heure après, la commission était réunie. Elle avait pour président M. Liné et pour secrétaire le doyen de la commune, M. l'archiprêtre Caron.

— Je frappe la ville d'une contribution de guerre de trois cent mille francs. Il me la faut demain matin, dit sèchement l'Allemand.

— Nous ne la verserons certainement pas, dit courageusement M. Liné. La caisse municipale a été transférée à Rouen, la recette des finances a été déménagée hier, la population riche est partie. Mais nous pourrions peut-être fournir à vos troupes des contributions en nature, si vous nous laissez le temps de les trouver.

L'officier réfléchit, puis, brusquément, s'adressant au prêtre:

— Est-ce vrai, cela?

— C'est la vérité, monsieur, attesta le doyen.

— Il me faut de l'argent.

— Nous n'en avons pas.

— Il me faut 3,000 francs en or, ce soir même. Et vous me fournirez 400,000 francs de marchandises: pain, vin, viande de boucherie, principalement de mouton et de porc, tout le tabac disponible... Je vous donnerai ce soir même une liste de ce que nous exigeons. Si vous avez menti, je le saurai et "je vous ferai crever la peau", à vous, le curé, et à vous, le président; quels sont les notables du pays?

Bon gré, mal gré, il fallut livrer une dizaine de noms.

— Vous allez m'amener comme otages responsables MM. Laîné, Greisch, Dinot, Tabary et Drapier. Vous, le curé, formerez le sixième. Vous serez internés à la mairie. Votre vie répond de notre sécurité; à la première démonstration hostile, vous serez mis à mort. Voilà. Allez le président!

Et la brute sortit en faisant sonner ses éperons.

A l'oeuvre!

Le lendemain 28 août, sous le prétexte que "les réquisitions ne marchaient pas", von Gotberg, à ses troupes reposées, accorda "deux heures de franc pillage des maisons abandonnées." Ce ne fut pas long. Princes de la cambriole et du vol à main armée, déménageurs experts, dignes fils des voleurs de pendules de l'Année terrible, nos Prussiens se mirent à l'oeuvre. Les meubles précieux, anciens ou non, l'argenterie, les bronzes, les tableaux, propriété personnelle du sous-préfet, furent soigneusement emballés. La literie fut chargée sur des camions, avec les caisses, et le tout fut conduit à la gare, où le soir même on chargea des trains spéciaux avec le produit de ces vols. Puis ces héros germaniques descendirent dans les caves...

Et alors, ce fut d'ivresse furieuse: je ne me risque pas à dire ce qu'ils firent, au point qu'une malheureuse, folle de douleur, alla se noyer dans un puits...

Puis, saouls à rouler, ils pénétrèrent dans la préfecture et, joyeusement, avec de grandes clameurs, ils y mirent le feu... Quand le bel édifice ne fut plus qu'un ardent brasier, ils mirent le feu à neuf maisons de la place de Péronne... Rue Saint-Fursy, ils brûlèrent, "en chantant des hymnes" une fabrique de meubles et plusieurs magasins.

Activé par un vent de tempête, l'incendie gagna, aux hurlements de joie des brutes prussiennes, la rue Mollerue où huit maisons flambèrent... Dans le faubourg de Bretagne, il en fut de même de plusieurs immeubles et des baraquements militaires où l'on avait installé une ambulance...

Puis repus de meurtres, de sang, de vin, ayant laissé partout les traces excrémentielles de leur passage, ces monstres à farce humaine firent en commun leur prière et allèrent se coucher.

Les héros germaniques, chers au tendre coeur d'artiste de Guillaume II, avaient terminé leur journée...

"Les dragons! les dragons français!"

Le lendemain, devant les protestations indignées des notables, von Gotberg mit le holà parmi ses troupes et remusela les fauves... Vingt jours durant, ce fut presque le calme. On violenta bien quelques femmes — on but tout ce qu'on trouva — jusqu'à, dit un témoin — un fût d'alcool à brûler! — On molesta enfants et vieillards, mais on ne tua personne... et l'on ne brûla aucune maison... Le 7 septembre, ils découvrirent dans la gare un wagon chargé de tabac dont ils s'emparèrent. Ce fut leur dernière prise... Le 12 septembre, on leur fit déménager tout ce qu'ils avaient entassé au château de Péronne... Et le 15 au matin, les 3,000 hommes qui occupaient la ville, cavaliers et fantassins, se formèrent en colonne et filèrent vers le Nord. Ils étaient inquiets et furieux.

— Pas fini, dit le colonel, en montant à cheval, nous reviendrons bientôt...

Ils prirent à vive allure la route de Cambrai, laissant la ville, pillée et transformée en sentine, reprendre enfin haleine...

Et le même jour, à trois heures, une cycliste militaire arrivait aux portes de la ville...

— Les Pruscos? où sont-ils?

— Partis! La ville est libre... Estce que vous revenez?

— J't'écoute, dit le pedard en sautant à bas de sa machine... les dragons arrivent. Où qu'c'est qu'y sont, les Boches?

— Sur la route de Cambrai!

—J'vas voir ça... A la r'voyure, mes vieilles... Si des fois vous aviez un quignon de pain, un bout de "gruère" et un coup à boire...

Ah! comme on s'empressa... On riait en le servant, on riait en le regardant manger et boire, et tout à coup, excédés de douleur et d'espérance, de colère et de joie, tous ceux qui étaient là se prirent à sangloter parce qu'au loin on entendait le rapide galop des soldats du droit et de la liberté...

"Les dragons! voilà les dragons français!"

Ils croyaient leurs épreuves terminées...

Leur retour.

Sept jours durant, la ville se sentit renaître.

Mais, le 23 septembre, le canon recommença à se faire entendre sur les lignes prussiennes. A Aizecourt-le-Haut, à Trincourt-Boucly, à Roizel, à Athis, ils avaient réinstalé leurs affreux mortiers... A l'Ouest, vers Douingt, Mesnil-Brintel et Rocogne, tonnaient nos pièces... Ce fut un duel formidable, terrible, une bataille acharnée de dogues furieux, aboyant à la mort et au carnage ... De neuf heures du matin à minuit, les obus pleuvaient comme grêle en mars. Enfin, le 24 au soir, nous cédâmes le terrain, nous laissâmes les Allemands rentrer dans Péronne, puis, démasquant soudainement nos batteries, nous en ensevelîmes des milliers et des milliers encore, abattant sur leurs carcasses maudites des pans de murs calcinés, restés debout...

Et ce soir, loin d'eux, loin d'Amiens, perdu dans ce hameau humble, dont je ne puis vous donner le nom, j'écoute, de loin, tonner le canon, et regarde grandir dans le ciel la lueur rouge, la vermeille lueur dont s'auréolent notre héroïsme et notre gloire.

LES TROUPES HINDOUES

"Elle donneront aux Allemands des leçons d'humanitè", dit lord Crewe

Londres, 25.—Le bureau de la presse a publié aujourd'hui pour la première fois, le discours de lord Crewe, secrétaire d'Etat aux Indes, qu'il a prononcé mardi dernier devant les officiers qui viennent d'être engagés au service du gouvernement dans ce pays.

"Les troupes indiennes, a dit le secrétaire d'Etat, vont bientôt arriver sur le front pour combattre aux côtés de leurs camarades anglais. Les Allemands nous reprochent d'avoir fait venir en Europe des troupes d'Asie. Je peux répondre à cela par la fameuse phrase qui se trouve écrite sur le haut de la porte d'entrée de l'université d'Aberdeen:

"Ils parlent. Que disent-ils? Laissez les dire." Mais j'ajouterai ceci:

"Nous n'avons pas honte mais au contraire sommes fiers que nos sujets hindous comprennent qu'ils sont comme nous mêlés au même conflit, et je compte bien qu'avant la fin des hostilités, l'ennemi recevra des troupes indiennes plusieurs leçons bien méritées, leçons d'humanité et de générosité, car ces dernières lui apprendroit à respecter qui que ce soit et les maisons des pauvres et des humbls."

LE MARTYRE DE P. VERON

(La *Croix*, Paris)

J'ose écrire ce mot de martyre après avoir eu la poignante émotion de recueillir, de la bouche même de son compagnon de souffrance, le récit des derniers jours du saint religieux.

C'est M. l'abbé Sueur, curé de Villers-Frambourg, au diocèse de Beauvais, qui, d'une voix frémissante et exténuée, en phrases décousues, haletantes, mais d'une éloquence supérieure à tous les effets oratoires, m'a révélé ces détails lamentables et sublimes. Sa soutane fripée, son chapeau troué, ses joues creuses accentuaient la vie de ses confidences, en confirmaient la sincérité.

C'était pendant la retraite, dans un petit village de l'Aisne. On dira plus tard en quelles douloureuses circonstances les deux aumôniers se trouvèrent bien malgré eux séparés de la colonne, entraînés et roulés dans une cohue de paysans fugitifs, arrêtés brutalement par des Prussiens qui, loin de respecter la soutane du prêtre, semblaient goûter une odieuse jouissance à la maltraiter.

Donc, saisis et emmenés par ces sauvages, sans qu'on daignât leur expliquer leur crime, l'abbé Sueur et le P. Véron se trouvèrent englobés dans une troupe de captifs, civils et soldats mêlés, et durent suivre leurs bourreaux. Six jours durant, ils marchèrent entre deux haies de soldats, baïonnette au canon, d'abord dans la direction de Paris, sous les regards ironiques et arrogants des envahisseurs, qui se voyaient déjà victorieux, puis bientôt vers le Nord, au milieu des injures et des violences des barbares qui sentaient venir la défaite. Malgré leur fatigue trop évidente, on les surchargeait de sacs et de capotes; pour stimuler leurs pas alourdis, on les frappait brutalement du poing et du pied; pour toute nourriture, quelques pommes, et, pour toute boisson, un peu d'eau. Un véritable calvaire!

Entre tous les prisonniers, les deux prêtres avaient l'honneur d'être particulièrement visés par la rage et la grossièreté prussienne. La haine contre l'Eglise de Rome éclatait dans l'accent avec lequel ces brutes injuriaient et menaçaient le "pastor catholique". Toute la frénésie bestiale et agressive qui allait, quelques jours plus tard, se déchainer sur la merveille de nos cathédrales!

Et, cependant, sous l'aiguillon constamment renouvelé de ce supplice, le saint religieux ne poursuivait que deux préoccupations. D'abord, il rêvait, aussitôt libéré, non point de prendre un repos nécessaire, mais de retourner auprès de ses soldats. En outre, en vrai fils de saint Ignace, il avait le perpétuel souci de faire chaque matin l'oraison quotidienne et de réciter chaque jour, pour remplacer le bréviaire, quatre chapelets. Ce rosaire et cette méditation, dans les trébuchements de cette marche forcée, sous les outrages et les brutalités de ces misérables, quelle prière et quel exemple!

Or, le 7 au soir, le P. Véron tomba sur la route, incapable d'aller plus loin. Il fallut bien le charger sur un fourgon. On l'y aida à coups de bottes, et même une pointe de baïonnette lui ensanglanta le visage. A l'étape, on le jeta sur un tas de cailloux, à demi couvert d'orties. C'est là que l'abbé Sueur dut le préparer à la mort, que le martyr voyait venir avec sérénité.

Cependant, un reste de vergogne et les réclamations indignées de son compagnon lui obtinrent, pour mourir, un autre lit. L'agonisant fut transporté dans une chambre à demi dévastée, où l'abbé Sueur le veilla, parmi les ricanements et les grossièretés des sentinelles, tandis que la maison retentissait des chants d'une troupe avinée.

Le lendemain, en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, le P. Véron rendait son âme à Dieu, après avoir pardonné. Quelques jours après, l'abbé Sueur était délivré par les Anglais.

Depuis un an à peine, instruit déjà par un long et fécond ministère, le P. Véron s'était consacré à l'oeuvre des Cercles catholiques d'ouvriers. Il voulait se dévouer pour le peuple qui vit du labeur de l'usine. Dès les premiers bruits de guerre, il suivit le peuple au péril du combat. Le peuple n'oubliera point que cet apôtre est mort pour lui!

François Veuillot.



Mademoiselle de la Charnaye l'avait détachée le matin même.—C'est moi, mon père, qui l'ai fait enlever, reprit-elle toute troublée: M. de Vendoeuvre a paru surpris hier de vous la voir, il m'a dit qu'on était convenu à l'armée de s'interdire les marques de distinction qui pouvaient choquer les paysans.—C'est une très-mauvaise idée qu'ils ont eue là, et ces messieurs l'entendent fort mal. J'ai gagné ma croix, morbleu! et je n'empêche persone d'en faire autant. Je n'ai pas vu d'ailleurs qu'elle m'ait fait mépriser de mes gens à Parthenay.

La promenade s'acheva gaiement: le marquis sifflait au retour la marche des gardes françaises, ce qui ne lui était point arrivé depuis plus d'un an. Un nouvel embarras, comme on l'a vu, se présentait à mademoiselle de la Charnaye. Son père était poursuivi par l'idée de porter l'hommage de son dévouement aux pieds de la reine, et d'assister sur les lieux au triomphe de l'armée royaliste. Elle épuisa toutes les objections: le marquis, dans son erreur, croyant le pays libre, les combattait aisément. Elle essaya pour l'amuser et gagner du temps, d'écrire de nouvelles lettres; mais dans ces circonstances ce rôle lui devenait insupportable, c'était pour elle un vrai supplice, et la plume lui tombait des mains. Elle était tentée à chaque instant de se jeter aux genoux de son père et de lui tout avouer.

Les gentilshommes, en partant, avaient promis d'envoyer, jour par jour, des informations par des messagers. Ce qui restait de ces pauvres familles attendait dans les transes le signal de leur ruine. On avait calculé, d'après la marche des colonnes ennemies, le moment où elles devaient paraitre si elles n'étaient point arrêtées. On croyait entendre de minute en minute la fusillade et l'horrible clameur des bleus se ruant dans les fermes. Quatre jours s'étaient passés dans ces angoisses, car on savait que les hommes qui étaient partis ne devaient point aller loin, ni surtout tenter de rejoindre l'armée royale. Le cinquième jour, encore rien de nouveau. On ne savait que penser, l'espérance commença de renaître, et les femmes, qui s'étaient retirées dans les bois, reprirent quelque confiance.

Or voici ce qui s'était passé. Les gens de Vauvert, dirigés par M. de Thianges, le plus vieux commandant, avaient rencontré, après deux jours de marche, un détachement qu'on ne s'était pas donné la peine d'examiner et qui était peu considérable; les paysans étaient si résolus, qu'on ne put les retenir. Les bleus ne tinrent pas à la première charge, qui fut terrible: ils furent écrasés, sauf quelques fuyards qui se replièrent, car ce détachement n'était que l'avant-garde de la colonne. Les Vendéens ne s'en doutant point, excédés par les fatigues du combat et d'une longue marche, allaient s'arrêter et camper sur la place, quand la colonne arriva, guidée par les fuyards. Les paysans sautèrent dans les haies et soutinrent pendant huit heures l'effort de onze cents hommes; ils n'étaient guère qu'une centaine après le premier combat. Les munitions leur manquèrent bientôt: on chargea les fusils avec de vieux boutons et des louis d'or qui restaient aux officiers. Les bleus, furieux s'engagèrent dans les taillis: on se battit corps à corps, les paysans furent égorgés l'un après l'autre. MM. de Châteaumur et de Vendoeuvre, voyant tout perdu, se jetèrent à cheval dans les rangs des républicains et tombèrent hachés en pièces. M. de Thianges fut pris à vingt pas de là et percé de coups de baïonnette. Quelques hommes s'échappèrent, sautant de fossé en fossé, en tirant leurs dernières balles.

L'un de ceux-là, Pierre Gourlay, arrive vers le milieu de la nuit à Vauvert, exténué, couvert de plaies, n'a que le temps de tout raconter et tombe à demi mort. On fait courir la nouvelle, les femmes se réveillent, on frappe de porte en porte, toute la paroisse est bientôt en fuite; Paulet monte au château, réveille Jeanne, la fille de ferme, Colombe, la femme de chambre, qui couchait à l'entrée des appartements, et lui dit qu'il faut qu'il entre et qu'il parle à mademoiselle, qu'il y va de la vie de ses maîtres.

Mademoiselle de la Charnaye couchait, en cas d'événement, dans une pièce qui précédait la chambre de son père. Depuis quelque temps, elle ne dormait plus, ou n'avait qu'un sommeil agité par de sombres imaginations. Il lui semblait chaque nuit voir arriver les hordes républicaines: le bruit de la cloche, l'aboiement d'un chien, les mugissements de l'étable, la réveillaient en sursaut et lui donnaient le frisson. Souvent glacée d'effroi et n'osant crier, elle allait trouver Colombe au milieu de la nuit, et lui jetait les bras autour du cou, causant d'horribles frayeurs à la pauvre fille.

Cette nuit-là, mademoiselle de la Charnaye se débattait sous l'obsession d'un rêve affreux. Elle est réveillée à demi par le bruit d'une porte; elle se dresse sur son séant, entend des voix troublées; une lumière brille, un homme se précipite dans sa chambre. — Silence! c'est moi, mademoiselle, dit Colombe à demi nue. Mais mademoiselle de la Charnaye ne pouvait se remettre de son tremblement; elle reconnut enfin Paulet le jardinier. — Mademoiselle, nous sommes perdus, nos gens sont morts, les bleus arrivent. — Plus bas, dit Colombe effrayée en montrant la porte du fond. Mademoiselle de la Charnaye, pâle, engourdie, ne savait ce qu'on voulait lui dire. — M. de Vendoeuvre est mort, reprit Paulet: M. de Thianges est mort; les bleus s'avancent pour nous tuer. Pierre les a vus. Il faut vous sauver, vous et monsieur le marquis. Il n'y a plus personne à Vauvert. Les bleus étaient hier à Clisson. Ils ont brûlé la Frette. Ils seront peut-être ici dans deux heures. — Le pauvre homme bredouillait et disait tout pêle-mêle. Mademoiselle de la Charnaye ne répondait pas. Colombe et le jardinier la pressaient, les larmes aux yeux; elle s'écria enfin: — Que faire? ô mon Dieu! que voulez-vous que je fasse? — il faut venir avec nous, nous avons de quoi vous retirer; nous nous ferons tuer pour monsieur le marquis. — Non, c'est impossible, dit mademoiselle de la Charnaye égarée; je vous en prie, Paulet, ne me quittez pas.... Oui, descendez, vous nous suivrez.

Elle s'était levée, elle allait et venait dans la chambre. Paulet redescendit à la hâte. — Laissez-moi, dit-elle à Colombe, qui s'agitait autour d'elle. Mon Dieu! je vais mourir assurément avant de quitter cette maison.... Mon Dieu! donnez-moi la force.... Allez m'attendre, Colombe.

La femme de chambre sortit. Mademoiselle de la Charnaye se laissa tomber sur son lit. Elle sentait qu'il devenait impossible d'abuser plus longtemps son père; elle était résolue à tout lui déclarer, et l'idée de la scène qui allait suivre la jetait dans l'anéantissement. C'était la foudre dont elle allait le frapper tout à coup; il pouvait la maudire, ou perdre la raison, ou se livrer aux bleus. Elle se levait comme dans la fièvre, en disant d'une voix brève et désespérée: "Oui, je lui dirai tout."

Elle alla jusqu'à la porte: mais la pensée que son père dormait paisiblement et qu'elle allait lui porter ce coup dans un tel moment, l'embarras des premières paroles qu'elle devait dire, la firent encore fléchir. Elle demeurait sur le pied de son lit dans une sorte d'agonie. Colombe rentra doucement, et, la voyant en cet état, courut à elle, la pressant, disant que tout était prêt, qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Mademoiselle de la Charnaye se redressa, animée d'une inspiration subite. — Où nous mène Paulet? — A la serre du parc — Seul? — Il a tout arrangé pour que la route soit sûre. — Essayons. A la volonté de Dieu!

Elle prit dans une armoire un paquet de hardes qu'elle ordonna à Colombe de porter chez le marquis à la place des vêtements qu'il avait quittés la veille. Elle se mit ensuite à genoux sur son prie-Dieu, et y resta quelques instants; elle rangea certains objets, choisit des papiers, ferma des coffres, et entra chez son père.

Le jour ne pointait pas encore; M. de la Charnaye dormait profondément, elle le réveilla d'un ton doux et ferme. — Mon père, il faut partir; M. de Sainte-Flaive, qui n'a point suivi ces messieurs, envoie tout exprès vous demander si vous avez encore le désir de rejoindre l'armée. — Oui, certes, dit le marquis à demi réveillé. — Il faut donc nous mettre en route, il nous attend jusqu'à ce soir; c'est à huit lieues d'ici. Puis M. de la Frette est mort. — Il a été tué? — Oui, mon père. — Le marquis se mit en son séant et joignit les mains. — Encore un, ô mon Dieu! que vous recevrez sans doute dans votre gloire.

Le temps pressait, et mademoiselle de la Charnaye en sentait à présent le prix. Le moindre bruit au dehors la faisait défaillir. — Il est, ce me semble, un peu grand matin? dit le marquis.—Il fait grand jour, dit mademoiselle de la Charnaye. Elle avait réponse à tout; elle avait tout préparé; elle montrait tout à coup un calme, une force d'âme, une présence d'esprit une habileté admirables; elle trouvait à point les prétextes, les expédients; elle alla jusqu'à expliquer qu'il était convenable de



EN PROVINCE

LA SALLE

Les deux garçons de M. Patrice Dumas nous ont quitté cette semaine pour aller essayer un "homestead" dans le nord de la Saskatchewan.

* * *

M. Raoul Rochon nous est arrivé cette semaine d'un voyage de cinq mois dans l'Ouest.

* * *

Mariage.—Le 6 octobre, M. Hercule Moux conduisait à l'autel Mlle Régina Vauriot. Après la messe tous les parents et amis se rendirent chez M. Vauriot, père de la mariée, où un somptueux diner leur fut servi. M. Gendron, curé de la paroisse, rehaussait la fête de sa présence. On passa la journée et la nuit à chanter et à sautiller, sans négliger la partie de cartes qui se termina mercredi midi.

* * *

Pendant que l'autel était revêtu de ses parures de fête, un autre mariage se célébrait. M. Gobriel Forêt conduisait à l'autel Mlle Elise Dégagné. Que nos voeux de bonheur les accompagnent.

* * *

Avec la belle saison que nous avons les travaux sont bien avancés; les labours sont presque tous finis. M. Roméo Levasseur a eu une magnifique récolte de patates au-delà de 700 minots.

* * *

Enfin M. Jos. Cormier est à finir le chemin qui conduit au pont neuf. Hier les souches de chênes sautaient à la dynamite. Nous pensions que c'étaient les Allemands qui arrivaient.

X...

* * *

Mardi dernier eut lieu l'exposition des volailles et des autres produits agricoles que M. Villeneuve avait introduits dans notre localité. Le résultat a été satisfaisant pour un grand nombre. A cette occasion plusieurs prix furent offerts et gagnés par les exposants.

* * *

Un sérieux accident est arrivé à M. Napoléon Gauthier qui descendait un voyage de foin à Saint-Norbert, quand il fut passé par un automobile contenant trois bons fumeurs. Une étincelle s'échappa de leurs cigares et mit le feu à la charge. Il faillit perdre ses deux chevaux et le reste ne devint qu'une flamme. Les pertes sont considérables.

* * *

M. Fr.-d'Assises Pambrun, peintre, est venu dorer la crox de notre magnifique église.

* * *

M. et Mme Mouse nous ont quitté pour aller occuper leur nouvelle résidence à Norwood.

* * *

Baptême.—Joseph-Cyrille-Germain, fils de Charles Cormier et de Sophie Laviolette, baptisé le 20 de ce même mois.

* * *

M. Georges Roy, de Lorette, était de passage en automobile dimanche dernier. Un faux connaissant nommé Frido a failli lui mettre en un clin d'oeil sa machine en une complète marmelade.

L'Echo.

FANNYSTELLE

FANNYSTELLE

Miles M.-R. Manseau et Duval, qui étaient en promenade ici depuis quelques jours, sont retournées à Letellier, Man.

* * *

M. le Dr Taylor nous a quitté hier pour Paw Paw, Illinois, où il passera l'hiver.

* * *

MM. Floyd et Albert Prillips sont partis jeudi pour Aurora, Illinois. Ils nous reviendront le printemps prochain.

* * *

M. l'abbé Joubert, de l'archevêché de Saint-Boniface, était de passage au presbytère cette semaine.

* * *

Nous sommes heureux de voir notre curé, M. l'abbé Poitras, de retour dans sa paroisse du Sacré Coeur de Fannystelle.

La nouvelle de son retour réjouit ses paroissiens et il nous fait plaisir de constater que sa santé est meilleure après un repos de deux mois, durant lequel il a visité la Colombie Anglaise, l'état de Washington, etc.

* * *

M. l'abbé De Munter, qui a remplacé notre curé, est retourné à Saint-Boniface.

Nous garderons toujours un bon souvenir de ce bon Père, et c'est avec regret que nous le voyons partir.

* * *

La mort, l'aveugle mort qui fauche sans distinction les êtres les plus chers à notre existence, fait toujours ses ravages.

Elle vient de ravir à l'affection des siens Marie-Amélia Poirier, âgée de 11 ans, fille de M. et Mme Edmond Poirier, de ce village.

Elle s'est éteinte paisiblement, jeudi soir, à l'aube de la nuit. Sa fin fut douce, le départ d'un ange pour l'éternité et le seul bruit qui vint troubler le silence de cette nuit de mort fut un frolement d'ailes, lorsque sa blanche âme prit son essor vers les célestes parterres où elle chante aujourd'hui, demain et toujours la gloire de l'Eternel.

La pensée de sa disparition saisit d'émotion le coeur d'un père, d'une mère dont elle était l'orgueil. Aussi la blessure est amère au coeur, la vie est lourde confrontée à de pareils sacrifices. Dieu, de son trône de gloire, voit vos angoisses, mais pour orner les célestes jardins, il lui fallait une fleur pour en compléter la parure, et cette fleur, cette âme aussi blanche que la neige, il est venu la chercher à votre foyer.

Séchez vos larmes, parents éprouvés: du ciel elle vous sourit et Dieu se souvient de ses levées matinales où elle s'acheminait avec ses soeurs vers l'église, tous les jours de la semaine, pour recevoir le Pain Céleste.

Yvonnie.

LE PAS

Une partie de euchre était donnée par les Dames de la Société de Bienfaisance, le 22 au soir, dans la salle Slaney. Toutes personnes désirant y participer était admise sans frais d'entré. La partie de carte dura environ deux heures. Le premier prix des dames fut gagné par Mme A. Rivalin, et M. Beaudry gagna le premier prix des hommes. Le prix de consolation fut adjugé à M. Fleming.

Lorsque la partie de carte fut achevée et les prix distribués, il y eut une vente aux enchères de paniers apportés par les dames présentes. La vente a donné un fort beau résultat, surtout si l'on considère qu'il pleuvait à torrents toute la journée et toute la soirée. Le résultat obtenu dépassa de beaucoup les espérances des dames de la Société qui s'attendaient à recevoir très peu vu le mauvais temps. Aussi elles remercient chaleureusement les personnes charitables qui ont bien voulu participer à leur soirée. Leur oeuvre, comme tout le monde ici le sait, est une oeuvre patriotique que ces dames se sont imposée, et tous catholique et surtout toute personne de langue française devrait se faire un devoir d'aider.

M. J.-E. Bacon s'est montré toujours, l'encanteur de première force et mérite les plus sincères félicitations.

* * *

La Chambre de Commerce de notre ville désirant obtenir des échantillons de légumes cultivés au Pas, pour les placer dans l'espace qui leur est réservé au Bureau Industriel de Winnipeg, Mgr Charlebois se fit un plaisir d'offrir des légumes qui avaient été cultivés ici dans le jardin de l'évêché. Ces légumes furent acceptés par la Chambre du Commerce et sont maintenant en exposition au Bureau Industriel. Le Pas ne reste pas en arrière, même en fait d'agriculture, bien qu'il soit un des points les plus au nord de la Province.

MARIAPOLIS

En l'église paroissiale eut lieu cette semaine le mariage de Mlle Denise Bessette avec M. J. Albani Galand. La bénédiction nuptiale fut donnée par M. l'abbé Dumoulin.

Durant la messe, les Enfants de Marie de la paroisse, accompagnées de MM. A. Poirier et P. Toutant, violonistes, exécutèrent un superbe programme musical.

Après la messe, la mariée se rendit à l'autel de la Sainte Vierge, et là, déposa sa couronne, tandis que le choeur de chant entonnait le beau cantique "Prends ma couronne, je te la donne."

Il y eut, après la cérémonie, une courte réception chez les parents de la mariée et l'heureux couple est parti pour un voyage à Moose Jaw, Alta., où demeurent les parents du marié. Ce fut au milieu d'applaudissements et de poignées de riz que le train emporta les nouveaux époux.

La mariée était bien jolie dans sa robe de soie "duchess" garnie de perles avec son long voile à la "Juliette" et son gros bouquet de fleurs d'oranger.

Sa soeur, Mlle Annie, qui remplissait les fonctions de fille d'honneur, était charmante dans sa toilette de "charmeuse" bleue; elle était accompagnée par M. J. Fraser, garçon d'honneur.

A l'heureux couple, nos meilleurs souhaits de bonheur.

* * *

M. Carbonneau et sa fille Louise ont passé quelques jours à Winnipeg la semaine dernière.

* * *

Mme Vve Médéric Desrochers est descendue à l'hôpital de Saint-Boniface pour s'y faire soigner.

* * *

Les dernières nouvelles de la santé du Rév. M. Rousseau sont meilleures. Le médecin de Saint-Isidore, Québec, qui l'a soigné, espère, si toutefois des complications ne viennetn y mettre obstacle, qu'il sera à même de reprendre son ministère dans trois ou quatre mois. De plus, les paroissiens sont heureux d'apprendre qu'ils auront le plaisir, dans quelques jours, de revoir parmi eux leur bien aimé Curé.

* * *

Mme Joseph Allard et son fils Jules ont été en visite à Winnipeg.

* * *

Mlle Mélina Poirier, en religion Soeur Dumontier, est assez sévèrement malade à la Maison Vicariale des Soeurs Grises, Saint-Boniface.

* * *

Les demoiselles Lavack, institutrices, partent cette semaine pour Sainte-Anne des Chênes, afin d'assister au service anniversaire de leur mère, décédée le 29 octobre 1913.

Adieu à l'asthme.—Les personnes qui ont souffert de cette douleur extrêmement fatigNante de l'asthme savent ce que c'est qu'espérer échapper aux attaques de ce tyran. Ils ne savent jamais quand viendra une attaque et la combattre sans aine c'est lutter vainement. Avec le remède du docteur Kellogg à portée, les malades peuvent dire adieu à l'asthme et de nouveau jouir de la vie. Son efft est immédiat.

SOUVENIRS DE MULHOUSE

Les récits d'un habitant. — Les fusilleurs. — Les tombes fleuries

L'école alsacienne de la rue d'Assas abrite actuellement près de 5,000 Alsaciens-Lorrains venus des pays annexés, dont beaucoup se sont engagés. En attendant d'être envoyés dans les casernes, pour achever leur instruction militaire, ces volontaires font les exercises du soldat sans armes, sous le commandement de notre confrère Léo Leymarie, lieutenant d'artillerie de réserve. Parti dès les premiers jours de la mobilisation et blessé à la main et au bras, légèrement, cet officier occupe les loisirs de sa convalescence à former des soldats.

Il y a parmi eux des habitants de Mulhouse qui assistèrent à l'occupation de la ville par les Francais, à leur retraite et à leur retour. Ils ont vu les sauvages représailles des Allemands. M. Frey, voyageur de commerce à Mulhouse, les a contées avec une sobre émotion, en précisant les détails, en nommant les principales victimes.

Voici son récit, dégagé des faits déjà connus.

"Pendant la nuit du 15 au 16 août, après le départ des troupes françaises, les Allemands pénétrèrent dans un faubourg de Mulhouse nommé Bourzwiller et dont les habitants étaient accusés par les policiers d'abriter des soldats. Ils enfoncèrent les portes, poussèrent les locataires dans la rue à coups de crosse sans leur donner le temps de s'habiller. Après avoir arrosé les immeubles de pétrole, ils y mirent le feu et obligèrent les pauvres gens tassés dehors à jeter dans le brasièr les vêtements, les bijoux et les titres qu'ils avaient pu emporter.

"A 7 heures du matin, une quarantaine de personnes furent fusillées devant l'église. Parmi elles, un fermier, M. Schott, et son fils âgé de 14 ans. Les femmes et les enfants des victimes durent assister à l'exécution bras levés et mains jointes.

"Le prétexte invoqué par les bourreaux étaient que les habitants fusillés avaient tiré sur les soldats prussiens pendant le combat qui précéda le départ des Français. Or, un rapport du maire de Mulhouse, des autorités locales et du curé établit que "pas un coup de fusil ne fut tiré par des civils".

"A Reiningen, un fermier, M. Kemff, eut sa maison envahie par les Allemands qui le sommèrent de leur donner du vin et des vivres. Pendant que le fermier était dans sa cave, un officier l'abattit d'un coup de révolver.

"A Dornach, un autre faubourg de Mulhouse, un habitant de la rue de Belfort, M. Hunin, s'était réfugié dans sa cave avec sa femme et son petit garçon. Il en fut tiré par les cheveux et traîné à 150 mètres de la maison. Les bourreaux le collèrent au mur du cimetière et le fusillèrent. Comme il gémissait à terre, l'officier qui commandait l'exécution dit: "Il g... encore ce chien!" et l'acheva à coups de révolver.

"Dans cette même rue de Belfort, un gros capitaine du 42e d'infanterie allemande, criait à ses soldats: "Du pétrole! du pétrole! Il faut que cette bande de Français soit brûlée vive!"

"Dans un combat qui suivit, il reçut une balle dans le dos. Transporté trois heures après aux ambulances françaises de Niedermonchwiller, il ne tarda pas à succomber.

"Un ami de Dornach m'a conté qu'il a vu le curé de Horbourg, village voisin de Colmar, arriver chez lui, couvert de poussière, les vêtements brûlés et déchirés, en proie à une émotion indicible. Il expliqua que les Allemands l'avaient tenu ligoté pendant 48 heures sur un canon. La pièce fut manoeuvrée avec son fardeau humain, le malheureux prêtre était accusé d'avoir fait sonner les cloches pour avertir les soldats français de l'arrivée des Prussiens. Or, il avait comme d'habide sonné l'Angélus."

Auprès de la maison qu'habitait à Mulhouse M. Frey reposent tout près les uns des autres, dans quatre tombes séparées, des officiers français, des officiers allemands, des soldats français et allemands.

"Le lendemain de l'inhumation, il constata que les tombes des officiers et des soldats français étaient couvertes de fleurs, pieux hommage des Alsaciens.

"Il y en avait quelques-unes sur les tombes allemandes, mais sur les nôtres, le linceul odorant était si épais et si serré, qu'on n'aurait pu trouver une place où poser la main sur la terre nue."

paraitre en habits de deuil à cause des pertes de l'armée, et qu'elle n'avait pu s'en procurer que chez un des fermiers, parce que M. le curé lui-même n'en avait point; que cette nouvelle était tout à fait imprévue: qu'il faudrait aller à pied, parce qu'on avait équipé des cavaliers avec tous les chevaux de la maison, et qu'on avait donné les boeufs à des métairies ruinées: enfin que, si l'on trouvait M. de Sainte-Flaive parti, on rejoindrait l'armée comme on pourrait. Mademoiselle de la Charnaye elle-même n'avait plus d'autre espoir que de se réunir à quelques débris des bandes vendéennes, où ils seraient plus en sûreté que dans une terre isolée et livrée à l'ennemi. Elle ajoutait des détails qui pouvaient servir de préparation sur l'état du pays: qu'il serait bon de prendre des précautions; que les bleus avaient des espions et peut-être des bandes armées dans le Bocage. A quoi le marquis disait d'un air de grande confiance: — Oh! ils n'oseraient pas s'y frotter! — Elle dit aussi que Paulet et les *chappuseurs* (bûcherons) les hébergeraient de leur mieux sur la route. — C'est bien fait quant à vous, dit le marquis; pour moi, je suis habitué au bivac. Mes infirmités m'ont amolli, mais je ne sais pas encore si vieux que je ne puisse m'y résigner fort bien. — Mademoiselle de la Charnaye n'osait le presser davantage, quoiqu'elle s'attendît de minute en minute à entendre le cri des bleus. Elle allait vers la fenêtre et prêtait l'oreille aux bruits de la campagne. Elle demeura calme et résignée dans cette situation terrible, et dit doucement à son père de s'habiller. Le marquis ne fit aucune difficulté. Ses désirs aidèrent à le tromper aisément.

Mademoiselle de la Charnaye se retira dans l'autre pièce et se mit au balcon, pâle, palpitante, les yeux fixés au loin sur la cime des bois. Paulet montait de moment en moment, d'un air effaré, pour dire qu'on se hâtât, et qu'il n'y avait plus personne à Vauvert. Mais on ne pouvait se résoudre à inquiéter le marquis. Il s'écoula une demi-heure mortelle. — Nous mourrons ici, dit mademoiselle de la Charnaye, si c'est la volonté de Dieu — Elle avait donné l'ordre à toutes les personnes qui restaient dans le château de s'en aller. Ces braves gens avaient obéi à la dernière extrémité, et quand ils avaient su qu'ils ne pourraient suivre leurs maîtres. En ce moment, Colombe arriva, les yeux gonflés de larmes, pour faire ses adieux. — Tu ne viens donc pas avec nous? dit mademoiselle de la Charnaye. — Les sanglots coupaient la parole à la pauvre enfant. — Où voulez-vous que j'aille, mademoiselle? Gratien est mort; je n'ai plus que vous dans le monde, et je n'ai plus qu'une chose à faire pour votre service. Je veux garder votre maison. Une pauvre fille toute seule... ils n'oseront peut-être pas lui faire de mal... ni rien prendre... J'aurai soin de votre bien... et quand vous reviendrez ... vous retrouverez... — Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Paulet fut obligé de les séparer. Il prit Colombe par le milieu du corps et l'emporta. Il fut impossible de la décider à quitter le château.

On entendit bientôt la voix du marquis. Il se plaignait que l'étoffe de ses habits était bien grossière. Il était complétement déguisé en paysan. Mademoiselle de la Charnaye lui dit qu'en effet c'étaient les habits de Hubert, qui avait perdu sa mère l'an passé, et qu'on était encore trop heureux, dans la misère du pays, d'avoir pu se les procurer. Avant de partir, elle ajouta aux bijoux qu'elle emportait vingt-cinq louis, qui étaient tout l'argent qui restait au château: enfin elle avertit Paulet, qui marcha devant eux en silence. Les gens de Vauvert avaient voulu emmener le marquis au milieu d'eux, mais mademoiselle de la Charnaye avait défendu qu'on l'approchât, de peur qu'une imprudence éveillât ses soupçons; ces bonnes gens, d'ailleurs, ne pouvaient lui offrir des ressources meilleures que celles qu'elle avait concertées avec le jardinier.

On descendit dans le jardin, qui menait au parc; mais on passa derrière une haie qui côtoyait la grande avenue. Paulet, comme il était convenu, les accompagna près d'un grand quart de lieue; après quoi mademoiselle de la Charnaye le supplia de rejoindre sa femme et ses enfants, qu'il avait dépêchés avec d'autres femmes de la paroisse. Elle ajouta, qu'elle avait son chemin jusqu'à la serre du bois. C'était une masure qui avait servi autrefois de rendez-vous de chasse. Paulet s'en alla lestement par un sentier détourné.

Les chemins qu'ils suivaient, à travers des terrains inégaux de bois et d'ajoncs, coupés de marais, étaient véritablement inextricables pour des gens étrangers au pays: mais mademoiselle de la Charnaye avait passé sa vie dans ces campagnes, elle les avait souvent parcourues à cheval avec son frère. La saison où l'on était ajoutait aux difficultés de la route. Le bois mort et les feuilles sèches avaient effacé les chemins frayés; les eaux de pluie amassées inondaient les basfonds; certains passages profondément encaissés n'étaient plus que le lit d'un torrent qui entraînait les terres délayées, laissant à peine çà et là un rebord praticable; souvent une vaste mare, un vrai lac à demi glacé, comblant le ravin, arrêtait tout net les voyageurs, et les forçait de se détourner au milieu des halliers. Le ciel était brumeux, une bise humide et froide sifflait à travers le bois sec.

Des troupes de fuyards, tant de Vauvert que des paroisses voisines, des femmes, leurs enfants sur le dos, des vieillards se traînant à peine, un bâton à la main, le fusil en bandoulière, sillonnaient le pays en tous sens. On s'épouvantait les uns les autres quand on venait à se rencontrer, et chaque troupe se croyait en face des bleus. Souvent on tombait, ou tournant d'une haie, au milieu d'une famille entière, qui s'arrêtait au bruit des pas; mademoiselle de la Charnaye se sentait défaillir, et, quand elle avait trouvé la force de dire au marquis quelles gens c'étaient, le marquis, grave et tranquille, se mettait à crier: — C'est toi, un tel; c'est donc aujourd'hui marché aux boeufs? — Mademoiselle de la Charnaye regardait ces bonnes gens en mettant un doigt sur la bouche. — Oui, monsieur le marquis, répondait le fermier ébahi. Et tous se découvraient et les regardaient passer avec pitié et respect. D'autres fois c'était un homme qui se glissait dans les buissons à leur approche en froissant les branches. — Quel est ce bruit? demandait le marquis. — Quelque daim effarouché qui gagne son gîte, répondait mademoiselle de la Charnaye, plus morte que vive.

Et puis elle essayait de glisser dans la conversation certaines conjectures qui pouvaient préparer le marquis à ne trouver ni M. de Sainte-Flaive ni sa maison à la fin du jour. Il leur arriva plusieurs fois d'échapper à la mort comme par miracle, passant à chaque instant au bout du fusil de quelque paysan guettant les bleus à l'affût. Mademoiselle de la Charnaye faisait un signe, et l'homme, abattant son arme, ôtait son chapeau.

A un certain moment, le marquis s'arrêta, prêtant l'oreille dans le silence des bois, où criait à peine quelque feuille. — Qu'est-ce que cela, ma fille? N'entendez-vous pas le tambour? — Ils s'arrêtèrent. — Je n'entends rien, dit mademoiselle de la Charnaye. — Ecoutez bien, c'est comme le bruit du tambour. — J'entends; mais vous savez que le moulin de Catheleine est de ce côté. — Cela est fort possible. J'ai toujours le tambour dans l'oreille.

Ils se remirent à marcher. Un peu après, on entendit comme le bruit d'une fusillade éloignée.— Je vous jure, mon enfant, que j'entends la mousqueterie.— Comment cela se pourrait-il? dit mademoiselle de la Charnaye en laissant tomber ses bras le long de son corps.—Laisse-moi faire, reprit le marquis. Il se mit à genoux et porta son oreille contre terre.—C'est une fusillade, et des mieux nourries; le bruit cesse... il reprend.—A moins, dit mademoiselle de la Charnaye, qu'il n'y ait quelque noce dans les environs... ou que les garçons ne s'exercent au tir.—Il faut que ce soit cela; un exercice militaire commandé par ces messieurs... Je le conseillais depuis longtemps. Il n'est pas possible que l'ennemi... nous saurions quelque chose. Il reprit sa marche d'un air convaincu. Mademoiselle de la Charnaye tremblait et doublait le pas.—Vous me faites marcher bien vite, dit le marquis en souriant. Mademoiselle de la Charnaye saisit cette occasion de déclarer qu'il ne fallait plus songer à gagner le terme du voyage; elle fit valoir le mauvais état des chemins, qui leur permettait à peine d'arriver au lieu où Paulet les devait attendre.

Cette triste journée fut bien longue. Paulet parut enfin à quelques pas de la masure qu'il avait préparée à la hâte pour recevoir le marquis. Son premier mot fut qu'il fallait y passer la nuit, comme il avait été convenu avec mademoiselle de la Charnaye, et que M. de Sainte-Flaive était déjà parti. Le marquis, fatigué et assez mécontent, demanda aussitôt du feu, pour sécher ses pieds: mais Paulet, qui savait la guerre, avertit mademoiselle de la Charnaye que la fumée trahissait les *caches* et attirait les patrouilles. Il s'excusa tout haut comme il put sur ce qu'il n'avait rien de ce qu'il fallait. Ils se consultèrent ensuite, lui et mademoiselle de la Charnaye, tandis que le marquis s'arrangeait pour dormir. Mademoiselle de la Charnaye, épuisée par les émotions de la route et se voyant dans cet abandon, se mit à fondre en larmes. Paulet en était grandement ému de pitié: il lui dit qu'on venait d'établir un *refuge* à peu de distance, et qu'il les y conduirait le lendemain en prenant toutes les précautions convenables; que la contrée, fouillée en tous sens, était à feu et à sang; que les bleus étaient sans doute à Vauvert, et qu'elle serait du moins plus rassurée au milieu de ses paysans. Il sortit en ajoutant qu'il reviendrait les prendre au point du jour.

(*A suivre*)

UNE GRANDE VICTOIRE RUSSE EN POLOGNE

Les Allemands abandonnent leurs positions défensives et s'enfuient en désordre poursuivis par les Russes

Washington, 22.—Un cablogramme du ministère des affaires étrangères publié ce soir par l'ambassade de France dit:

"Les Allemands devant Varsovie ont abandonné leurs positions et sont en pleine retraite, poursuivis par les Russes, qui ont fait un grand nombre de prisonniers et se sont emparés de munitions importantes.

"Le 17e et le 20e corps d'armée allemand ont été décimés.

* * *

Paris, 22.—Le bulletin officiel publié cet après-midi dit:

"On annonce, en Russie, qu'un mouvement en avant a été exécuté par l'armée russe. Le succès important qu'elle a remporté dans les environs de Varsovie lui ont permis de faire reculer l'ennemi de plus de 13 kilomètres. Les Russes se seraient avancés légèrement à Ivangorod et au nord de Przemysl."

* * *

Pétrograde, 22.—Le bureau des nouvelles officielles, dans un rapport, passant en revue le combat des environs de Varsovie, dit:

"Les troupes russes ont fait preuve d'une énergie exceptionnelle en venant défendre Varsovie et en sauvant la ville du bombardement allemand.

"La concentration russe fut effectuée avec une rapidité plus grande que ne comportait les raisons stratégiques.

"Des documents trouvés sur hommes faits prisonniers pendant la bataille qui eut lieu près de Varsovie, prouvent que les Allemands espéraient entrer dans cette ville entre le 15 et le 17 octobre.

"Les régiments de Sibérie arrivant à Varsovie furent envoyés immédiatement sur le front, mais pas avant qu'ils ne fussent chaudement acclamés par la population, qui fut fortement impressionnée par l'allure guerrière de ces jeunes soldats. Pendant les charges de nuit à la baïonnette, dans la forêt de Motchidlovsk, les troupes sibériennes firent de nombreux prisonniers appartenant au 21e corps d'armée allemand.

"Le 17e corps allemand et quelques-unes des troupes de réserve qui tentèrent d'avancer dans la gion, entre Blonie et Prouschlroff, ont subi des pertes sérieuses. Ce fut à cet endroit que les troupes sibériennes, avec d'autres forces russes, infligèrent à l'ennemi des pertes terribles. Beaucoup de villages, dans les environs, furent pris et repris dans des combats corps à corps."

* * *

Londres, 22.—Une dépêche de Rome à l'agence Reuter dit que de nouvelles dépêches officielles de Pétrograde signalent que les Allemands qui ont été poursuivis le long de la rivière Pilitza ont laissé derrière eux, plutôt dans les tranchées, des armes, des munitions et des vivres.

* * *

Londres, 22.—Une dépêche de Varsovie à l'agence Reuter contient ce qui suit:

"De nombreux groupes de prisonniers allemands arrivent continuellement. Parmi ces derniers prisonniers se trouve un général allemand qui avait apporté des cadeaux aux troupes de l'empereur Guillaume."

COMMENT LES ALLEMANDS ATTAQUERONT LONDRES

Une flotte aérienne composée de 200 avions et de 46 zeppelins sera prête en février

Amsterdam, 26.—Un renseignement de source autorisée prouve que les précautions qui ont été prises à Londres contre l'attaque des dirigeables sont entièrement justifiées, quoique un peu prématurées.

Quoique l'Allemagne puisse entreprendre prochainement quelques petits raids sur Londres, si elle peut établir une base sur la Manche, une grande flotte aérienne ne sera pas lancée contre l'Angleterre avant février, l'Allemagne ne pouvant être prête avant cette date.

"Nous construisons 200 aéroplanes, spécialement pour l'attaque de Londres. Ils sont d'un nouveau grand modèle, capables de transporter 1,000 livres, sans tenir compte du poids du pilote et de celui de l'officier chargé de lancer les bombes, disait aujourd'hui un aviateur allemand.

"Ces nouveaux aéroplanes ne seront pas livrés avant février. Je m'occupe à présent de l'entraînement des aviateurs dans des camps spéciaux d'aviation. J'ai été souvent à Londres et j'ai volé en Angleterre au printemps dernier."

Questionné pour savoir si l'Allemagne avait vraiment 50 zeppelins prêts il y a six semaines, l'officier répondit franchement:

"Ceci est une absurdité, mais nous travaillons nuit et jour à la confection de nouveaux zeppelins et nous en aurons 46 en février.

La confirmation d'une attaque aérienne sur Londres vient du comte Zeppelin lui-même, rentré chez lui, à Stuttgart (Wurtemberg), hier matin, après avoir séjourné trois jours à Berlin.

M. Krupp von Bohlen était à ce même moment à Berlin et s'était arrêté aussi à l'hôtel Kaiserhof, qui est le plus proche du ministère de la guerre.

Une Américaine, réfugiée à Berlin, qui avait reconnu le vieux comte dans le vestibule de l'hôtel, s'exclama, en s'élançant sur lui:

—Dites-moi, quand les zeppelins vont-ils aller à Londres?"

Le comte Zeppelin s'inclina poliment et répondit:

—Attendez, vous verrez; donnez-nous seulement le temps, madame."

LES OPERATIONS EN BELGIQUE

Les alliés occupent Roulers après un combat acharné

Amsterdam, 21.—Le "Telegraf" apprend de Sluis que les alliés ont occupé Rouler (Flandre occidentale), après un bombardement qui a duré pendant toute la nuit de mardi. Les alliés occupent maintenant la ville.

Le correspondant du "Telegraf" dit que 40,000 Allemands ont occupé Roulers la semaine dernière et se sont avancés plus tard sur Nieuport et Dixmude pour renforcer l'armée allemande dans cette région. Une garde d'une centaine d'hommes fut laissée pour garder la ville.

Dimanche, 200 dragons français venant d'Ypres ont apparu et chassé les Allemands de Roulères; ils occupèrent la ville.

Des renforts de plusieurs milliers d'hommes arrivèrent et construisirent des barricades dans la villes.

Unne force allemande envoyée rapidement de Bruges et de Gand arriva sur la ville et un combat acharné commença. Soutenues par l'artillerie, les troupes allemandes attaquèrent la ville; un combat terrible s'engagea dans les rues; les Français furent obligés de se retirer. Une fois de plus, les Allemands occupèrent Roulers et ils détruisirent de nombreuses maisons pour ne pas gêner le feu de leur artillerie. De nombreux habitants, ajoute le correspondant, ont dû périr dans les caves où ils avaient pris refuge.

Mardi, les alliés reçurent des renforts, ainsi que des canons de campagne et après un bombardement qui dura toute la nuit, l'effort des troupes alliés fut couronné de succès. Elles ont de nouveau occupé la ville.

LES ALLEMANDS FORTIFIENT ANVERS

La population civile allemande de Bruxelles est invitée à quitter la ville

Amsterdam, 24.—De divers points, parvient la nouvelle que les Allemands en Belgique sont inquiets des résultats des combats en France. Les correspondants, qui sont presque tous dans les villes frontière de Hollande, centres des nouvelles de la Belgique, reconnaissent l'exactitude du fait.

A Anvers, les Allemands réparent les forts avec hâte et les essais de nouveaux canons auront bientôt lieu.

* * *

Londres, 24.—L'Exchange Telegraph Company a publié une dépêche d'Amsterdam, disant que d'après une personne arrivant de Bruxelles et dont la parole doit être prise en considération, le gouverneur militaire allemand de Bruxelles a fait placarder un avis, informant tous les civils allemands d'avoir à quitter cette ville dans les 48 heures.

Cette nouvelle n'a pas été confirmée.

L'ANXIETE EN ALLEMAGNE

M. de Bethmann-Holweg, chancelier de l'empire, serait responsable de la guerre

Copenhague, 24.—Le correspondant militaire du "Berliner Tageblatt" fait remarquer qu'une certaine anxiété règne en Allemagne au sujet de la situation présente. D'après lui, on s'attend à un résultat et on estime qu'il se produira plutôt à l'est qu'à l'ouest du théâtre de la guerre.

"Si, dit-il, des troupes fraîches importantes peuvent être transportées sans difficulté par mer, elles constituent pour nous un ennemi embarrassant.

Quoique l'on puisse douter si elles envahissent l'Allemagne, que leur maniement soit chose facile, il ne faut pas oublier que l'Allemagne aura une rude tâche à accomplir en attendant l'issue de cette guerre.

La politique du chancelier de Bethmann-Hollweg, suivant le "Tageblatt", est attaquée dans certains milieux très influents, où on le rend responsable de la guerre.

* * *

Amsterdam, 26.—L'on dit partout que les Allemands qui sont en Belgique sont fort inquiets des dernières nouvelles arrivées de leur front en France, ce qu'admettent du reste les correspondants qui se trouvent dans presque toutes les villes placées sur la frontière hollandaise. On ne dit pas exactement ce que sont actuellement les nouvelles, mais l'optimisme de ces dernières semaines a fait place à l'enxiété.

A Anvers les Allemands se hâtent de réparer les forts, et ils auront bientôt l'on pense, à essayer les nouveaux canons qu'ils ont fait placer.

Un train spécial a quitté Amsterdam pour Anvers, aujourd'hui, et il s'est arrêté à toutes les stations pour prendre les réfugiés qui désiraient retourner dans cette dernière ville.

En arrivant à la Haye, on a pu constater qu'il n'y avait dans le train que cent personnes.

DANS L'ARMEE ALLEMANDE

Les soldats et les officiers deviennent rares

Paris, 24.—Voici d'après une communication officielle publiée par le ministre de la guerre, les extraits d'une lettre trouvée sur un prisonnier allemand, datée de Dusseldorf, 4 octobre.

"Les officiers et les soldats allemands deviennent rares, nous avons juste ce qu'il nous faut de soldats: car en fait d'hommes, il n'y a plus maintenant que des volontaires et ceux qui composent la Landwehr. Si vous voyiez ces soldats vous détourneriez la tête.

"Tout le monde est pris sous les drapeaux. C'est le dernier espoir de l'Allemagne. Même les hommes âgés sont acceptés comme soldats.

"Avez-vous du pain? Beaucoup se plaignent d'en manquer totalement."

UN SOUS-MARIN ANGLAIS COULE

Il aurait été surpris dans la mer du Nord

Londres, 23.—Le secrétaire de l'amirauté fait savoir que le sous-marin "E-3", commandé par le lieutenant Georges Cholmley, a éprouvé un retard considérable et que l'on craint qu'il n'ait été coulé dans la mer du Nord.

Un radiogramme reçu mardi de Berlin dit que le "E-3" a été coulé le dimanche 18 octobre par des navires de guerre allemands.

Son équipage était composé de 16 hommes.

UN PRINCE ALLEMAND TUE PAR SES SOLDATS

On retrouve son cadavre avec cinq balles de revolver dans le dos

Calais, 26.—Les comptes-rendus de la dernière bataille qui s'est livrée dans le nord de la France, ne doivent donner aucun nom de villes, d'après l'ordre de la censure. L'on peut dire, cependant, que la petite histoire qu'on va lire vient d'une petite localité du département du Nord.

"Quelques soldats entrant dans un petit village de la région, occupé depuis plusieurs jours par les troupes prussiennes, découvrirent le corps du prince Max de Hesse. Il était étendu sur le sol depuis trois jours et avait été dépouillé de tout, sauf de sa tunique et de ses chaussettes.

"Le prince avait été blessé cinq fois par des balles de revolver, tirées par derrière, et on raconte, dans cette petite localité, qu'il aurait été tué par ses propres soldats.

"Un cercueil très grossier de sapin blanc a été commandé pour lui.

"Il a reposé pendant trois jours dans ce cercueil ouvert qui avait été placé sous le hangar d'une ferme, avant d'être remis aux Allemands."

LA STRATEGIE DU KAISER

La retraite des Allemands a failli se changer en catostrophe

Paris, 25.—D'après la presse danoise, il se serait produit une divergence de vues entre le kaiser et l'état-major allemand, après la bataille de la Marne.

Les injonctions continuelles du kaiser, qui demandait que les armées allemandes prissent l'offensive en France, produisirent parmi les oficiers de l'état-major général une sorte de mécontentement et de gêne, si bien qu'il s'en fallut de peu ne la retraite de la Marne ne se tourna en catastrophe.

Le kaiser aurait insisté pour que l'aile droite de ses armées, quoique fortement menacée sur son flanc, continuât à évacuer. Un désastre fut évité par la non-exécution de cet ordre impérial.

On raconte à Berlin qu'en apprenant la retraite de la garde prussienne à Vitry-le-François, l'empereur Guillaume s'est écrié:

—Quoi, la garde en retraite! Et le général von Hansen est encore vivant? Un samuraï aurait agi autrement!

Cette phrase sonna comme un glas aux oreilles des généraux présents.

On se rappelle de vieux récits sur la stratégie du kaiser telle qu'elle apparaît au cours des grandes manoeuvres.

En 1897, le comte von Haesler, après les manoeuvres, dit à un député du reichstag:

—Les grandes batailles organisées par l'empereur ne brillent que par leurs défectuosités. Elles se terminent, comme le combat des deux lions de la légende, lorsqu'il ne reste plus que les deux queues sur le champ de bataille.

"Si la triple alliance entrait en campagne, sous le commandement du kaiser, avec les Allemands et les Autrichiens combattant aux côtés les uns des autres et les Italiens formant l'arrière-garde, je crains que les Italiens n'aient à jouer d'autre rôle que celui de fossoyeurs, à la condition, toutefois, qu'ils échappent à la peste.

"Dans mon humble opinion, dans les calculs de sa majesté, les morts ne sont pas un facteur."

LA VAILLANCE DES BELGES

Leur merveilleuse résistance contrarie les plans allemands

Londres, 24.—Une fois de plus les Belges ont contrarié les plans de l'état-major allemand, et les critiques militaires croient que l'espoir des Allemands d'envahir l'Angleterre st maintenant perdu.

L'Allemagne, d'après les diverses rumeurs qui circulent à Londres, espérait pouvoir expédier des troupes de Dunkerque et d'Ostende.

Un raid aérien aurait eu comme résultat de terroriser Londres. La flotte allemande serait sortie pour livrer combat à la flotte anglaise, et les Allemands auraient profité de cette circonstance pour faire passer des troupes en Angleterre.

Mais les Belges qui ont pu éviter d'être coupés lors de leur retraite d'Anvers, ont pris une offensive telle de Nieuport à Dixmude, que l'élan des Allemands sur Dunkerque a échoué.

Aidés par les canons de la flotte anglaise, les Belges ont repoussé l'offensive allemande, et d'après les rapports reçus aujourd'hui à Londres, les Allemands doivent maintenant se tenir sur la défensive.

LES OPERATIONS EN BELGIQUE

Les canons des navires français et anglais obligent les Allemands à abandonner Middelkerke

Amsterdam, 23.—Le correspondant du "Telegraf" à Sluis, signale que le bombardement d'Ostende et de Nieuport augmente de plus en plus.

"Les obus des alliés, dit le correspondant, pleuvent sur les Allemands et causent des pertes considérables. Le champ de bataille sont couverts de cadavres, mais de nouvelles troupes allemandes continuent à arriver. Depuis ce matin les Allemands ont commencé à céder du terrain.

"Une escadre français coopère avec les navires anglais qui ne peuvent être atteints que difficilement par l'artillerie allemande.

"La cavalerie allemande n'est d'aucune utilité, hommes et chevaux étant fauchés par les mitrailleuses des alliés dès qu'ils commencent à attaquer.

"L'inondation des terrains inondables fortifie beaucoup les positions des alliés.

"Les canons des navires français et anglais ne bombardent pas seulement Nieuport et Ostende, mais ils tinrent aussi dans la direction de Jabbeke, entre Bruges et Ostende, de manière à détruire la ligne de chemin de fer.

"Tous les hôtels d'Ostende sont remplis de blessés."

Le "Telegraf" ajoute que les Allemands se retirent de Middelkerke, situé sur la mer du Nord, à mi-chemin d'Ostende et de Westende.

* * *

Londres, 26.—Une dépêche de Dunkerque au "Daily Mail" dit que le bombardement de la flotte anglaise a détruit entièrement la ville de Slype, que les Allemands occupaient en nombre. La maison occupée par l'état-major allemand a été réduite en ruines.

L'adresse déployée par les pointeurs de la flotte anglaise était magnifique. Un observateur dans un ballon captif a été tué par les Allemands.

Le correspondant du "Chronicle" à Amsterdam, annonce ce qui suit dans une dépêche datée de mercredi, au sujet du combat sur la côte belge:

"Pendant trois jours les navires de guerre anglais ont bombardé les troupes alemandes qui essayaient d'atteindre Nieuport. Avec la coopération de l'artillerie française les Allemands furent repoussés sur Middelkerke, où les envahisseurs se retranchent.

"Les Allemands ont bombardé aujourd'hui Nieuport de Mariakerke, les alliés et les navires de guerre anglais ont répliqué vigoureusement. Le sort de la bataille n'est pas encore décidé. Beaucoup de villages ont été endommagés et sont en flammes."

* * *

Londres, 23.—Une dépêche de Flushing à l'Exchange Telegraph Company dit:

"Mercredi soir et aujourd'hui, les Allemands, après avoir violemment attaqué l'ennemi dans les environs d'Ostende ont été repoussés par une vive contre-attaque des Belges.

"Onze navires de guerre ce matin ont de nouveau bombardé les lignes allemandes.

"Le général von Trip et son état-major qui se trouvaient à Leffinghe, près de Middlekerke, ont été tués par le feu des navires anglais."

UN SOUS-MARIN ANGLAIS COULE

L'amirauté confirme la perte du sous-marin "E-C"

Brlin, 21.—Radiogramme reçu à la station de Sayville, L. I.—Il a été officiellement annoncé à Berlin que le sous-marin anglais "E-3", achevé tout dernièrement, avait été coulé dimanche, 18 octobre, par des navires de guerre allemands dans la mer du Nord.

Le "E-3" avait été fini en 1913.

Il avait 58 mètres de long et 10 mètres de large. Il avait une vitesse de 16 noeuds à l'heure et de dix après avoir effectué sa plongée et était équipé avec quatre tubes lance-torpilles de 33 centimètres.

L'équipage se composait de 16 hommes.

On a déclaré dans les milieux officiels allemands comme l'avaient fait auparavant les journaux que bien que la perte des torpilleurs allemands "S-115", "S-117", "S-118" et "S-119" qui ont été coulés par des navires de guerre anglais au large des côtes hollandaisses, ait suscité des sentiments de profond regret dans toute l'Allemagne, la perte de ces bateaux augmentra plutôt qu'elle ne diminuera la fierté des Allemands pour leur marine. S'il faut déplorer la mort des hommes qui composaient l'équipage, les bateaux étaient vieux et avaient peu de valeur.

LE LANCEMENT DE "LA NORMANDIE"

Le nouveau superdreadnought a été lancé avec succès

Bordeaux, 24.—Le superdreadnought "Normandie", l'un des plus puissants cuirassés qui ait jamais été construit en France, a été lancé avec succès aujourd'hui à Saint-Nazaire.

Ce navire de guerre a un déplacement de 25,000 tonnes, une longueur de 190 mètres à la ligne de flottaison et une largeur de 30 mètres. Son tirant d'eau maximum est de 9 mètres.

Il est armé de 12 pièces de 34 centimètres, de 24 pièces de 14 centimètres, de quatre pièces de petit calibre et de 6 tubes lance-torpilles.

ST-BONIFACE

M. Maurice Dumousseau est maintenant au front en France comme interprète entre les troupes anglaises et les troupes françaises. Voici des extraits de cartes postales à quelques-uns de ses amis.

"Me voici au terme de mon voyage; bien fatigué mais plein d'enthousiasme... Tout va bien, c'est une hécatombe humaine. Nous avons encore quinze cent mille soldats de troupes fraîches. Les atrocités allemandes sont inimaginables. Quels beaux gestes d'abnégation! L'espoir du triomphe brille aux yeux de tous. Je pars demain pour le front, content. Je n'oublie pas les amis. Priez pour moi. Et tout ceci, c'est pour la noble France."

"Je voudrais pouvoir vous écrire une longue lettre pour vous mettre au courant des événements tels qu'ils se déroulent en réalité. Que de deuils, que de cruautés, que de dévouements! Jamais je n'aurais pu croire au revirement qui s'est produit dans l'esprit de tous les Français. C'est à qui fera plus preuve d'abnégation. Tous sentent que la victoire est à ce prix."

* * *

Notre "Librairie Moderne" a fermé ses portes. Ce n'est pas un chagrin à faire pleurer. Surtout, si elle peut ne point les rouvrir.

* * *

Le R. P. Downes, s.j., professeur de rhétorique anglaise au collège, a été appelé au collège Loyola, Montréal.

* * *

Mgr l'Archevêque est parti, hier matin, pour Montréal. Il est accompagné de son chancelier M. l'abbé Prud'homme. Après quelques jours de séjour à Montréal, Mgr l'Archevêque se rendra à San Antonio, Texas. Il y passera une partie de l'hiver pour se reposer.

* * *

Mgr Béliveau est en visite pastorale à Tolstoi, centre polonais. Il reviendra demain.

* * *

M. l'abbé De Munter remplace temporairement M. l'abbé Hogue, curé de Starbuck, en voyage.

* * *

Mme Z. Bertrand est revenue d'une promenade de deux mois chez ses parents à Montréal.

* * *

M. J. O'Sullivan, autrefois notre concitoyen, était de passage ici, la semaine dernière.

* * *

Dans le but de secourir la misère des familles belges de Belgique, le comité de l' "Aide aux Drapeaux", dans une assemblée tenue le 20 octobre, a amendé ses règlements de manière à lui permettre de verser entre les mains de M. A.-J.-H. Dubuc, consul de Belgique à Winnipeg, une somme de $1,000.

L'article amendé se lit comme suit: "Tout ce que nous obtiendrons sera distribué par la Société aux familles de ces réservistes, *et aux Belges nécessiteux dans la Belgique*, qui ont montré tant d'abnégation en répondant de suite à l'appel de la mère-patrie." Comme on le voit, nous avons placé en italiques l'amendement apporté à la constitution de cette société, qui continuera à fonctionner comme comité d'assistance à *l'Oeuvre du Fonds Patriotique*.

* * *

REMERCIEMENTS

Comme il était annoncé dans les journaux la semaine dernière, le "Jour de feuilles d'érable" en faveur de l'Hôpital a eu lieu samedi 24 courant.

Les Dames de Saint-Boniface, aidées avantageusement des Dames de Winnipeg, ont été secondées par de nombreuses jeunes filles, y compris les gardes-malades résidentes actuellement de l'hôpital. Elles ont pu, grâce à leur dévouement et à la bonne entente, réaliser une somme qui aidera à défrayer les dépenses considérables de l'hôpital.

Que toutes et chacune veuillent bien recevoir ici les remerciements bien sincères des soeurs de l'Hôpital pour toute la sympathie qu'elles ont montré, une fois de plus, à l'institution.

* * *

MARIAGES

20 octobre. Georges Carrière à Rose Malo.

20 octobre. Paul Poissant à Armine-Florida Blais.

* * *

BAPTEMES

25 octobre. Maurice-Henric, fils de E.-C. Vanbeselaer et de Maria Deyne. Parrain, Henric Demeyer; marraine, Etéphanie Vannerel.

25 octobre. Joseph-Laurent-Arthur, fils de Arthur-Emile Bourgeault et de Blanche Deschênes. Parrain et marraine, M. et Mme Joseph Bourgeault.

25 octobre. Yvonne-Léonie, fille de Frédéric Mouvsset et de Marie-Louis Eche. Parrain et marraine: M. et Mme Louis Marius.

SACRE-COEUR

Jeudi soir, à huit heures, dans la salle paroissiale, les Enfants de Marie donneront une séance dramatique et musicale au profit de la bibliothèque dont elles ont décidé la fondation.

Le drame joué s'intitule "La Médaille Miraculeuse". Il comprend quatre actes, entremêles de musique et de chant. En voici les titres: 1er acte, Catherine Labouré; 2me acte, La vocation religieuse; 3ème acte, Soeur Catherine; 3ème acte, La médaille miraculeuse. Personnages: Catherine Labouré, Melle Thérèse Hamel; Antoinette Laboure, Melle Renée Costela; Mme Labouré, Melle Surprenant; Louisette, Marinette, Germaine, Jeanne, Fanchon, Gabrielle, Nicole, toutes jeunes paysannes: Melles et Antoinette Patenaude, Claire Dumoulin, Yvonne Gosselin, A. Bernardin, M-L. Hamel, T. Gourdeau, Claire Dumoulinaoinentaoideau; Mère Pataud, Melle Richard; Ste-Vierge, Melle Béatrice Olivier; groupe d'anges, Melles F. Pélissier, L. Bourque, Y. Sala, Alice et Blandine Thibaut, M. et Marie-Louise Cardon, Marie-Louise Costela, C. Pomerleau, Laurette Gosselin.

Encourageons nos jeunes filles; aidons-les généreusement dans leur louable initiative de fonder une bibliothèque.

* * *

Notre école a reçu aujourd'hui la visite de la Révérende Mère Générale des Soeurs de Jésus et Marie. A cette occasion, nos petits élèves sont en congé.

* * *

M. Cardin a épousé Melle, de Saint-Pierre-Jolys.

CHRONIQUE DE LA GUERRE

Le Turco des Milles.

On lit au *Progrès de Lyon* cette amusante conversation avec un caporal de tirailleurs algériens, légèrement blessé. Nous sommes en gare de Perrache:

Le brave turco, un enfant de la Provence, Adrien Guéneau, originaire de Les Milles, une petite commune de 508 habitants des Bouches-du-Rhône, où il va prendre quelques semaines de repos, s'empressa de satisfaire la curiosité publique. Il le fit d'une façon dépourvue de toute pose et avec une bonhomie charmante.

— J'étais à Charleroi, dit-il...

Quelqu'un l'interrompit aussitôt.

— Mais alors vous avez pris part à l'attaque de la garde impériale?

— Je vous crois! répondit le blessé.

— Et il parait que vous fîtes du beau travail, là-bas?

— Pour ça, vous pouvez en être sûr! On leur tapa dessus sérieusement et on en fit de jolies brochettes!

"Quand on n'y allait pas à la baïonnette on les assommait à coups de crosse et on leur enfonçait le casque dans la tête; tous les moyens étaient bons. Aussi, lorsque les "boches" virent qu'on les rudoyait comme ça et que nous les embrochions à la douzaine, comme des oeufs, ceux qui n'avaient pas fait connaissance avec nos "fourchettes" s'enfuirent dare-dare.

— Et vons fûtes bien éprouvées?

— Peuh! 100 morts et 400 blessés. Moi, j'ai reçu un éclat d'obus dans l'épaule gauche et une balle dans l'épaule droite... que je garde jusqu'à ce qu'on me l'enlève!

Et comme on félicitait le tirailleur de sa belle conduite et de celle de ses camarades, modestement le caporal Guéneau répondit: "Il n'a a pas de quoi! D'ailleurs, tout le monde, fantassins, cavaliers et artilleurs, a fait son devoir!"

Pour sauver le drapeau.

Une note officieuse a annoncé que le jeune François Martin, soldat au 122e régiment d'infanterie, avait été blessé en sauvant le drapeau du 142e.

Les parents du jeune soldat, qui habitent à Marcillan (Hérault), ont reçu cete lettre d'une touchante simplicité:

Chers parents. Je vous écris pour donner les meilleures nouvelles de ma santé. Ne vous inquiétez pas de ma blessure: une simple foulure à la jambe, prise à aller chercher le drapeau du 142e régiment, où est Mimard. Le lieutenant était mort sur la ligne de feu et je m'élançai vers le drapeau qui risquait d'être pris, mais en revenant, j'ai reçu, heureusement sur le sac, un éclat d'obus qui m'a fait rouler à vingt mètres. Je n'ai pas eu peur. Le général m'a touché la main et un lieutenant a pris mon nom. Le préfet est venu me voir à l'hôpital et m'a dit que j'étais un brave. — *François Martin.*

Trait de dévouement.

Au cours de la bataille de Charleroi, un bataillon de chasseurs à pied est terriblement engagé. Soudain, sur la ligne de feu, un sergent tombe, la jambe fracassée par un éclat d'obus.

Il se tourne vers trois de ses amis, trois cyclistes de son bataillin, et leur dit:

—Mes amis, je vous en conjure, ne me laissez pas vivant aux mains des Allemands.

Les trois hommes lui répondent:

—Sois tranquille! Nous te le jurons.

Ils l'emportent alors dans un petit bois, le recouvrent de branchages.

—Nous reviendrons, sur l'honneur!

Au soir, il a fallu céder du terrain. La bataille a pris fin. Les trois amis se rappellent leur serment. Ils partent dans la nuit à bicyclette, parcourent le champ de bataille, retrouvent enfin le bois où ils avaient déposé leur ami blessé. Il est là, vivant, attendant avec anxiété le secours dont il désespérait.

—Nous voici!

Tout bouleversé d'émotion et de reconnaissance, il leur crie:

—Merci!

Il s'évanouit, pendant que ses trois vaillants amis le relèvent et pendant dix-huit kilomètres, le portent avec des soins infiinis jusqu'à une ambulance où on le recueillit.

Le général Pau.

Donc, lundi soir, nous partions gaiement de B... Or, vous le savez, je suis toujours un peu en l'air. A. B..., en faisant de feu, mon képi tombe par la portière et je suis obligé de m'en passer.

Le lendemain, je fis toutes les marches nu-tête. Nous fûmes à la rencontre d'un régiment qui revenait de M.... mais en arrivant en ville, les bonnes gens m'apercevant, quoique petit, disaient: "Tiens, en voilà un qui a perdu son képi." Moi j'en rigolais, vous pensez bien.

Arrivés devant la gare, le général Pau nous passa en revue et pronona un discours patriotique.

Quand le général passa devant moi, il s'arrêta; je n'étais pas fier.

Tiens, me dit-il, tu as perdu ton képi!

—Oui, mon général?

—Veux-tu le mien!

—Je veux bien, mon général.

Il prit alors son képi et me l'enfonça sur la tête: j'avais les yeux bouchés.

Les civils qui étaient présents applaudirent.

Ensuite, le général me dit:

Tu ne sais pas! Tu devrais faire la quête dans ton escouade pour qu'on te paie à boire, car tu dois avoir chaud ainsi tête-nue, mais comme ton escouade n'est pas riche, tient voilà pour boire à ma santé.

Et il me glissa une pièce de cinq francs dans la main.

Vous pensez bien si j'étais content; les larmes m'en vinrent aux yeux.

Aussi je me ferais tuer pour le général, c'est un homme qui sait parler au soldat et s'en faire aimer.—(*Echo de Mayenne.*)

Un officier du génie.

Voici un trait admirable, qui égale les plus beaux de l'antiquité, car c'est un trais d'hérïsme à froid, accompli simplement, bien qu'il comportât le sacrifice certain de la vie.

C'était tout dernièrement, alors que notre aile gauche, débordée par les masses allemandes, se repliait sur la rive gauche de l'Oise. Un capitaine du génie avait été chargé, pour couvrir le mouvement de repli, de faire sauter le pont du chemin de fer aussitôt après le passage de nos troupes.

Les sapeurs avaient préparé la mine. Il ne restait qu'à poser le cordeau de Bickford, qui permet de provoquer l'explosion à distance. Nos derniers troupiers étaient passés. Soudain, à l'autre bout du pont, apparaît un détachement de cavalerie ennemie. Le cordeau Bickford n'était pas encore posé..

Sans perdre sa présence d'esprit, l'officier de génie fit reporter rapidement ses hommes en arrière, puis, avec un sang-froid sans égal, il alluma directement la mine.

Une explosion formidable se produisit: le pont s'ouvrit en deux: les cavaliers allemands furent précipités dans l'Oise. Quant au courageux officier du génie, il avait fait le sacrifice de sa vie: tué seveli sous les ruines du pont.— par l'explosion, il fut en outre en- (*Le Gaulois.*)

Il reste les curés.

Sous ce titre, "Visions de guerre", le *Petit Parisien* publie un récit fait par un de ses amis dans la grande banlieue de Paris où on s'est battu ces jours derniers. Le passage suivant est particulièrement significatif. Les blancs marquent les coupures faites par la censure dans le texte de notre confrère:

"L'ennemi a passé par ici.

"L'herbe brûlée par places, des tisons calcinés, des ustensiles de cuisine, des déchets marquent la place des bivouacs. Dans la campagne, on a remué la terre. Il y a des tranchées derrière lesquelles les nôtres ont tiraillé. Près de ces tranchées, il y a des tumulus significatifs.

"Dans les fossés qui bordent la route, des chevaux et des mulets aux ventres énormes achèvent de se décomposer sous l'ardeur du soleil. Ils sont comme cela quelques-uns—je préfère ne pas donner de chiffre—qui dégagent une odeur intolérable. Les municipalités ne s'en occupent pas.

"Il est vrai que *les maires qui sont restés à leur poste sont malheureusement rares.*

"*Il reste les curés.*

"J'en ai vu un qui, sur le cadavre d'un cheval, jetait des fagots allumés. *C'était un vieillard à cheveux blancs* qui avait un visage de cire et une soutane élimée. Quand il a enseveli les morts, assisté les mourants et soigné les blessés que l'on amène dans sa commune, il brûle les chevaux. *Personne ne le seconde*, parce qu'il n'y a personne pour le seconder... Ses journées sont bien remplies!...

! La ville a été menacée, très menacée. Les habitants ne sont pas précisément satisfaits

qui les a abandonnés. Maintenant que le danger est passé et que l'on a rétabli le pont qu'avaient détruit les Anglais, ils se rient des fuyards. Un homme leur est resté qui n'a cessé de les encourager et de leur montrer l'exemple: c'est

Avant, ils le respectaient, maintenant, ils le vénèrent!"—(*Gazette de France.*)

Un hussard fait trois cents prisonniers.

C'est une aventure invraisemblable et pourtant absolument authentique. Un lieutenant d'artillerie, qui, avec ses 75 territoriaux, accomplit des prouesses en Lorraine, raconte, dans une lettre qu'il adresse à son père, cet extraordinaire exploit.

L'action était vive auprès d'un petit village lorrain. Un hussard français est fait prisonnier et emmené dans cette commune, où se trouvaient environ trois cents Allemands.

Peu après, l'artillerie française canonne le village. Emoi dans le camp prussien, faces livides, panique; les balles sifflent, les obus éclatent...

Les fantassins français gagnent du terrain. Dans un élan irrésistible, ils vont enlever le village. Le capitaine allemand interroge, blême d'angoisse, le hussard.

—Si vous résistez, déclare notre brave cavalier, tous vos hommes vont être massacrés.

Et le capitaine de répondre:

—Nous nous rendrions bien, mais nous avons une peur terrible d'être fusillés.

Le hussard affirme qu'il n'en sera rien, qu'en France on observe loyalement les lois de la guerre et que les prisonniers sont humainement traités par les vainqueurs.

Le capitaine prussien pousse un soupir de soulagement, ses yeux s'éclairent d'espoir; il prononce, presque joyeux:

—S'il en est ainsi, nous nous rendons.

Et crânement, le petit hussard, le visage épanoui en un large sourire, se place au côté du capitaine ennemi et, suivi des trois cents casques à pointe, marche au devant du premier officier qu'il rencontre et lui livre tous ses prisonniers.—(*Journal des Débats.*)

Comme à Fontenoy.

Le 28 août, un bataillon d'infanterie entrait à Mézière, où il devait garder les ponts de la Meuse.

Arrivé à hauteur du pont du chemin de fer, l'officier commandant la pointe d'avant-garde est avisé qu'une patrouille allemande est cachée dans la gare. Il s'y rend aussitôt avec une escouade et se trouve bientôt en contact avec un détachement ennemi, commandé par un officier.

Un combat très vif s'engage à travers le tas de charbon et les bâtiments de la gare. Aidé du reste de sa section, l'officier français arrive à disperser l'ennemi et poursuit l'officier allemand (65e d'infanterie allemande), qui pénètre dans le dépôt des machines; il le découvre, dissimulé derrière un tender. Les deux hommes se dévisagent, un accord tacite s'établit entre eux, et tous deux à quinze pas, se placent dans la position du duel. "Veuillez tirer!" lui crie le Français; l'Allemand tire, mais manque son but. Le Français lève alors le bras, et d'une balle abat son adversaire.

Il sort du dépôt, aide ses soldats à jeter dans la Meuse ce qui reste de l'ennemi, et reprend sa marche à la tête du bataillon.

L'officier est le lieutenant de Lupel.

Cette attitude si crâne et d'une courtoisie si française, tranchant avec certains procédés odieux de l'ennemi, méritait d'être signalée. —(L'*Echo de Paris.*)

Lettre de soldat.

Ma bonne mère chérie, deux mots à la hâte. Je suis à X... depuis cinq jours. Je ne repartirai d'ici que lorsque j'aurai un cheval, le mien ayant été tué sous moi sans que j'aie seulement une égratignure.

J'ai été à Liége, à Namur, à Dinant, etc. Nous avons été à Fleurus, à Waterloo, où toute une journée nous les avons attendus frémissants d'impatience. Ils s'en sont bien gardés. Waterloo aurait été un champ de bataille épatant.

Nous avons fait toute la Belgique. La bataille la plus épatante fut celle de Dinant; les cadavres allemands étaient si nombreux dans la Meuse que j'aurais en vain craché dans le fleuve sans que ça leur tombe sur la frimousse.

J'ai vu des obus tomber près de moi et ne pas éclater. Quelle artillerie, mes amis!

Figure-toi qu'il ya quinze jours j'ai fait prisonnier avec trois amis une patrouille de uhlans, dont un officier, qui, nous voyant tout à coup surgir le sabre au poing, était tombé à terre et avait fait le mort—la canaille! Mes amis se sont précipités pour le ramasser et une fois à terre ont été tués à bout portant par ce misérable. Je lui ai passé mon sabre dans le ventre. Je n'ai aucune pitié pour les bandits. Je lui ai pris son aigle d'argent qu'il portait sur son casque et autre chose de plus précieux encore: sa carte de visite pleine de sang, que je garde précieusement pour les donner à Geneviève (sa soeur).

Ici, on m'en offre un prix fou. Ca n'a rien à faire. Je l'ai pris avec mon sabre et ça restera dans la famille. Malheureusement je n'ai plus un sou. Si tu pouvais m'envoyer 20 francs... Ici comme en route celui qui n'a pas d'argent risque parfois d'avoir faim.

Si je ne suis pas tombé—je remercie Dieu—c'est grâce à tes bonnes prières et à ton scapulaire. J'ai eu malheureusement le chagrin de voir beaucoup d'amis tomber auprès de moi.

Dépêche-toi de me répondre. Je dois partir bientôt.

Cette lettre te sera remise à Paris par un officier qui doit y aller. Je profite de l'occasion pour t'envoyer ce petit mot qui te traduira tant bien que mal toute ma tendre affection. Où est M...? Où est Y...? Où est A...? (Ici le nom de ses trois frères, soldats comme lui.)

Je ne me consolerai jamais d'avoir perdu ma petite jument. On s'attache à ces bonnes bêtes et avec elle je pouvais faire du bon ouvrage. Il me la paieront cher!

Je vous embrasse tous de tout coeur.

DANS LES VOSGES

Les troupes françaises font des progrès marqués

Sur le champ de bataille, via Paris, 24.—Des progrès marqués ont été faits récemment par les Français sur leur aile droite, où les positions sont de la plus grande importance pour la campagne future. Des combats sont livrés nuit et jour.

Trois bataillons d'infanterie allemande, en essayant de traverser un défilé dans les Vosges ont rencontré de forts détachements de génie et d'artillerie français qui avaient pris leur position durant la nuit. Les Allemands se déployèrent, de manière à entourer les Français, mais les 75 millimètres ouvrirent un feu terrible, obligeant ce qui restait de la force allemande à battre rapidement en retraite.

UN EXPLOIT DE NOS CUIRASSIERS

Ils traversent la Lys à la nage et surprennent l'ennemi, dont ils font un carnage

Sur le front, 21.—L'infanterie et la cavalerie, après une période d'inactivité relative, ont plus combattu pendant les derniers jours qu'elles ne l'avaient fait pendant plusieurs semaines.

Deux milles cuirassiers français se sont distingués par une action hardie; ils ont traversé la Lys à la nage, à un endroit où cette rivière est profonde et le courant rapide. Ils ont ainsi pris par surprise les Allemands qui les attendaient, en un autre point de la rive opposée, avec des mitrailleuses et ds canons de campagne.

Les cavaliers français firent un long détour pendant la nuit, puis l'un d'eux traversa la rivière à la nage emportant avec lui l'extrémité d'une corde à l'autre bout de laquelle un câble était attaché. Arrivé sur l'autre rive il attira le cable à lui et le fixa solidement autour d'un tronc d'arbre. Ses camarades traversèrent alore un à un en s'accrochant au câble et en faisant nager leurs chevaux auprès d'eux.

Lorsque tous furent réunis sur la rive opposée, les escadrons se formèrent en ligne et chargèrent le flanc de la position allemande à Merville. Les Allemands, obligés de céder le terrain, laissèrent libre le passage de la rivière qu'une division d'infanterie française s'empressa de traverser pour aller un peu plus tard occuper Estaires.

REPONSE A UNE PLAISANTERIE

Deux aviateurs allemands "descendus" à Nancy

Paris, 24.—Un aéroplane allemand a survolé Nancy et jeté plusieurs bombes qui ont causé quelques dégâts. Ils ont également laissé tomber le message suivant:

"A deux mille mètres au-dessus de Nancy. Malheureusement empêchés de vous rendre visite, nous profitons de cette occasion de vous envoyer nos salutations pleines d'amitié et de poudre.

"Wimmer et Schneider."

L'aéroplane avait à peine repris la direction de la frontière lorsqu'une fusillade nourrie l'abattit. Les deux aviateurs furent tués dans leur chute.

Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout indivdu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se présenter à l'agence ou la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence mais non à une sous-agence, à certaines conditions.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres moyennant certaines conditions. Une maison habitable est requise hormis qu'on réside dans les environs.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cours de trois ans à partir de l'obtention de la patente; cultiver cinquante acres en plus. Une tenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions. patente de préemption peut être obtenue aussitôt qu'une patente de homestead, à certaines conditions.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300. Le terrain propre à la culture peut être diminué par de la mauvaise et rocheuse terre. L'élevage du bétail peut moyennant certaines conditions être substitué à la culture.

W. W. CORY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.